

The Project Gutenberg eBook of Le Tour du Monde; Les Yakoutes

This ebook is for the use of anyone anywhere in the United States and most other parts of the world at no cost and with almost no restrictions whatsoever. You may copy it, give it away or re-use it under the terms of the Project Gutenberg License included with this ebook or online at www.gutenberg.org. If you are not located in the United States, you'll have to check the laws of the country where you are located before using this eBook.

Title: Le Tour du Monde; Les Yakoutes

Author: Various
Editor: Édouard Charton

Release date: October 17, 2007 [eBook #23047]

Language: French

Credits: Produced by Carlo Traverso, Christine P. Travers and the
Online Distributed Proofreading Team at <http://www.pgdp.net>
(This file was produced from images generously made
available by the Bibliothèque nationale de France
(BnF/Gallica) at <http://gallica.bnf.fr>)

*** START OF THE PROJECT GUTENBERG EBOOK LE TOUR DU MONDE; LES YAKOUTES ***

Note au lecteur de ce fichier digital:

Seules les erreurs clairement introduites par le typographe ont été corrigées.

Ce fichier est un extrait du recueil du journal "Le Tour du monde: Journal des voyages et des voyageurs" (2ème semestre 1860).

Les articles ont été regroupés dans des fichiers correspondant aux différentes zones géographiques, ce fichier contient les articles sur les Yakoutes.

Chaque fichier contient l'index complet du recueil dont ces articles sont originaires.

Le texte de la note 9 n'étant que peu lisible, "nutcha" est incertain.

LE TOUR DU MONDE

IMPRIMERIE GÉNÉRALE DE CH. LAHURE
Rue de Fleurus, 9, à Paris

LE TOUR DU MONDE

NOUVEAU JOURNAL DES VOYAGES

PUBLIÉ SOUS LA DIRECTION
DE M. ÉDOUARD CHARTON
ET ILLUSTRÉ PAR NOS PLUS CÉLÈBRES ARTISTES

1860
DEUXIÈME SEMESTRE

LIBRAIRIE DE L. HACHETTE ET C^{ie}
PARIS, BOULEVARD SAINT-GERMAIN, N^o 77
LONDRES, KING WILLIAM STREET, STRAND
LEIPZIG, 15, POST-STRASSE

1860

TABLE DES MATIÈRES.

UN MOIS EN SICILE (1843.—Inédit.), par M. FÉLIX BOURQUELOT.

Arrivée en Sicile. — Palerme et ses habitants. — Les monuments de Palerme. — La cathédrale de Monreale. — De Palerme à Trapani. — Partenico. — Alcamo. — Calatafimi. — Ruines de Ségeste. — Trapani. — La sépulture du couvent des capucins. — Le mont Éryx. — De Trapani à Girgenti. — La Lettica. — Castelvetro. — Ruines de Sélinonte. — Sciacca. — Girgenti (Agrigente). — De Girgenti à Castrogiovanni. — Caltanissetta. — Castrogiovanni. — Le lac Pergusa et l'enlèvement de Proserpine. — De Castrogiovanni à Syracuse. — Calatagirone. — Vezzini. — Syracuse. — De Syracuse à Catane. — Lentini. — Catane. — Ascension de l'Etna. — Taormine. — Messine. — Retour à Naples.

VOYAGE EN PERSE, fragments par M. le comte A. DE GOBINEAU (1855-1858), dessins inédits de M. JULES LAURENS.

Arrivée à Ispahan. — Le gouverneur. — Aspect de la ville. — Le Tchéhar-Bâgh. — Le collège de la Mère du roi. — La mosquée du roi. — Les quarante colonnes. — Présentations. — Le pont du Zend-è-Roub. — Un dîner à Ispahan. — La danse et la comédie. — Les habitants d'Ispahan. — D'Ispahan à Kaschan. — Kaschan. — Ses fabriques. — Son imprimerie lithographique. — Ses scorpions. — Une légende. — Les bazars. — Le collège. — De Kaschan à la plaine de Téhéran. — Koum. — Feux d'artifice. — Le pont du Barbier. — Le désert de Khavèr. — Houzé-Sultan. — La plaine de Téhéran. — Téhéran. — Notre entrée dans la ville. — Notre habitation.

Une audience du roi de Perse. — Nouvelles constructions à Téhéran. — Température. — Longévitè. — Les nomades. — Deux pèlerins. — Le culte du feu. — La police. — Les ponts. — Le laisser aller administratif. — Les amusements d'un bazar persan. — Les fiançailles. — Le divorce. — La journée d'une Persane. — La journée d'un Persan. — Les visites. — Formules de politesses. — La peinture et la calligraphie persanes. — Les chansons royales. — Les conteurs d'histoires. — Les spectacles: drames historiques. — Épilogue. — Le Démavend. — L'enfant qui cherche un trésor.

VOYAGES AUX INDES OCCIDENTALES, par M. ANTHONY TROLLOPE (1858-1859); dessins inédits de M. A. DE BÉRARD.

L'île Saint-Thomas. — La Jamaïque: Kingston; Spanish-Town; les *réserves*; la végétation. — Les planteurs et les nègres. — Plaintes d'une Ariane noire. — La toilette des négresses. — Avenir des mulâtres. — Les petites Antilles. — La Martinique. — La Guadeloupe. — Grenada. — La Guyane anglaise. — Une sucrerie. — Barbados. — La Trinidad. — La Nouvelle-Grenade. — Sainte-Marthe. — Carthagène. — Le chemin de fer de Panama. — Costa Rica: San José; le Mont-Blanco. — Le Serapiqui. — Greytown.

VOYAGE DANS LES ÉTATS SCANDINAVES, par M. PAUL RIANT. (Le Télémark et l'évêché de Bergen.) (1858.—Inédit.)

LE TÉLÉMARK. — Christiania. — Départ pour le Télémark. — Mode de voyager. — Paysage. — La vallée et la ville de Drammen. — De Drammen à Kongsberg. — Le cheval norvégien. — Kongsberg et ses gisements métallifères. — Les montagnes du Télémark. — Leurs habitants. — Hospitalité des *gaards* et des *sæters*. — Une sorcière. — Les lacs Tinn et Mjøs. — Le Westfjord. — La chute du Rjukan. — Légende de la belle Marie. — Dal. — Le livre des étrangers. — L'église d'Hitteidal. — L'ivresse en Norvège. — Le châtelain aubergiste. — Les lacs Sillegjord et Bandak. — Le ravin des Corbeaux.

—*Le Saint-Olaf* et ses pareils. — Navigation intérieure. — Retour à Christiania par Skien.

L'ÉVÊCHÉ DE BERGEN. — La presqu'île de Bergen. — Lærdal. — Le Sognefjord. — Vossevangen. — Le Vöringfoss. — Le Hardangerfjord. — De Vikoër à Sammanger et à Bergen.

VOYAGE DE M. GUILLAUME LEJEAN DANS L'AFRIQUE ORIENTALE (1860.—Texte et dessins inédits.)—Lettre au Directeur du *Tour du monde* (Khartoum, 10 mai 1860).

D'ALEXANDRIE À SOUAKIN. — L'Égypte. — Le désert. — Le simoun. — Suez. — Un danger. — Le mirage. — Tor. — Qosséir. — Djambo. — Djeddah.

VOYAGE AU MONT ATHOS, par M. A. PROUST (1858.—Inédit.)

Salonique. — Juifs, Grecs et Bulgares. — Les mosquées. — L'Albanais Rabottas. — Préparatifs de départ. — Vasilika. — Galatz. — Nedgesalar. — L'Athos. — Saint-Nicolas. — Le P. Gédéon. — Le couvent russe. — La messe chez les Grecs. — Kariès et la république de l'Athos. — Le voïvode turc. — Le peintre Anthimès et le pappas Manuel.

— M. de Sévastiannoff.

Ermites indépendants. — Le monastère de Koutloumousis. — Les bibliothèques. — La peinture. — Manuel Panselinos et les peintres modernes. — Le monastère d'Iveron. — Les carêmes. — Peintres et peintures. — Stavronikitas. — Miracles. — Un Vroukolakas. — Les bibliothèques. — Les mulets. — Philotheos. — Les moines et la guerre de l'Indépendance. — Karacallos. — L'union des deux Églises. — Les pénitences et les fautes.

La légende d'Arcadius. — Le pappas de Smyrne. — Esphigmenou. — Théodose le Jeune. — L'ex-patriarche Anthymos et l'Église grecque. — L'isthme de l'Athos et Xerxès. — Les monastères bulgares: Kiliandari et Zographos. — La légende du peintre. — Beauté du paysage. — Castamoniti. — Une femme au mont Athos. — Dokiarios. — La secte des Palamites. — Saint-Xénophon. — La pêche aux éponges. — Retour à Kariès. — Xiropotamos, le couvent du Fleuve Sec. — Départ de Daphné. — Marino le chanteur.

VOYAGE D'UN NATURALISTE (CHARLES DARWIN).—L'archipel Galapagos et les atoles ou îles de coraux.—(1838).

L'ARCHIPEL GALAPAGOS. — Groupe volcanique. — Innombrables cratères. — Aspect bizarre de la végétation. — L'île Chatam. — Colonie de l'île Charles. — L'île James. — Lac salé dans un cratère. — Histoire naturelle de ce groupe d'îles. — Mammifères; souris indigène. — Ornithologie; familiarité des oiseaux; terreur de l'homme; instinct acquis. — Reptiles; tortues de terre; leurs habitudes.

Encore les tortues de terre; lézard aquatique se nourrissant de plantes marines; lézard terrestre herbivore, se creusant un terrier. — Importance des reptiles dans cet archipel où ils remplacent les mammifères. — Différences entre les espèces qui habitent les diverses îles. — Aspect général américain.

LES ATTOLES OU ÎLES DE CORAUX. — Île Keeling. — Aspect merveilleux. — Flore exigüe. — Voyage des graines. — Oiseaux. — Insectes. — Sources à flux et reflux. — Chasse aux tortues. — Champs de coraux morts. — Pierres transportées par les racines des arbres. — Grand crabe. — Corail piquant. — Poissons se nourrissant de coraux. — Formation des atoles. — Profondeur à laquelle le corail peut vivre. — Vastes espaces parsemés d'îles de corail. — Abaissement de leurs fondations. — Barrières. — Franges de récifs. — Changement des franges en barrières et des barrières en atoles.

BIOGRAPHIE.—Brun-Rollet.

VOYAGE AU PAYS DES YAKOUTES (Russie asiatique), par OUVAROVSKI (1830-1839).

[Djigansk. — Mes premiers souvenirs. — Brigandages. — Le paysage de Djigansk. — Les habitants. — La pêche. — Si les poissons morts sont bons à manger. — La sorcière Agrippine. — Mon premier voyage. — Killæm et ses environs. — Malheurs. — Les Yakoutes. — La chasse et la pêche. — Yakoutsk. — Mon premier emploi. — J'avance. — Dernières recommandations de ma mère. — Irkoutsk. — Voyage. — Oudskoï. — Mes bagages. — Campement. — Le froid. — La rivière Outchour. — L'Aldan. — Voyage dans la neige et dans la glace. — L'Ægnæ. — Un Tongouse qui pleure son chien. — Obstacles et fatigues. — Les guides. — Ascension du Diougdjour. — Stratagème pour prendre un oiseau. — La ville d'Oudskoï. — La pêche à l'embouchure du fleuve Ut. — Navigation pénible. — Boroukan. — Une halte dans la neige. — Les rennes. — Le mont Byraya. — Retour à Oudskoï et à Yakoutsk.](#)

[Viliouisk. — Sel tricolore. — Bois pétrifié. — Le Sountar. — Nouveau voyage. — Description du pays des Yakoutes. — Climat. — Population. — Caractères. — Aptitudes. — Les femmes yakoutes.](#)

DE SYDNEY À ADÉLAÏDE (Australie du Sud), notes extraites d'une correspondance particulière (1860).

Les Alpes australiennes. — Le bassin du Murray. — Ce qui reste des anciens maîtres du sol. — Navigation sur le Murray. — Frontières de l'Australie du Sud. — Le lac Alexandrina. — Le Kanguroo rouge. — La colonie de l'Australie du Sud. — Adélaïde. — Culture et mines.

VOYAGES ET DÉCOUVERTES AU CENTRE DE L'AFRIQUE, journal du docteur BARTH (1849-1855).

Henry Barth. — But de l'expédition de Richardson. — Départ. — Le Fezzan. — Mourzouk. — Le désert. — Le palais des démons. — Barth s'égare; torture et agonie. — Oasis. — Les Touaregs. — Dunes. — Afalesselez. — Bubales et moufflons. — Ouragan. — Frontières de l'Asben. — Extorsions. — Déluge à une latitude où il ne doit pas pleuvoir. — La Suisse du désert. — Sombre vallée de Taghist. — Riante vallée d'Auderas. — Agadez. — Sa décadence. — Entrevue de Barth et du sultan. — Pouvoir despotique. — Coup d'œil sur les mœurs. — Habitat de la girafe. — Le Soudan; le

Damergou. — Architecture. — Katchéna; Barth est prisonnier. — Pénurie d'argent. — Kano. — Son aspect, son industrie, sa population. — De Kano à Kouka. — Mort de Richardson. — Arrivée à Kouka. — Difficultés croissantes. — L'énergie du voyageur en triomphe. — Ses visiteurs. — Un vieux courtisan. — Le vizir et ses quatre cents femmes. — Description de la ville, son marché, ses habitants. — Le Dendal. — Excursion. — Angornou. — Le lac Tchad.

Départ. — Aspect désolé du pays. — Les Ghouas. — Mabani. — Le mont Délabéda. — Forgeron en plein vent. — Dévastation. — Orage. — Baobab. — Le Mendif. — Les Marghis. — L'Adamaoua. — Maboutoudi. — Proposition de mariage. — Installation de vive force chez le fils du gouverneur de Soulleri. — Le Bénoué. — Yola. — Mauvais accueil. — Renvoi subit. — Les Ouélad-Sliman. — Situation politique du Bornou. — La ville de Yo. — Ngégimi ou Ingégimi. — Chute dans un boubier. — Territoire ennemi. — Razzia. — Nouvelle expédition. — Troisième départ de Kouka. — Le chef de la police. — Aspect de l'armée. — Dikoua. — Marche de l'armée. — Le Mosgou. — Adishen et son escorte. — Beauté du pays. — Chasse à l'homme. — Erreur des Européens sur le centre de l'Afrique. — Incendies. — Baga. — Partage du butin. — Entrée dans le Baghirmi. — Refus de passage. — Traversée du Chari. — À travers champs. — Défense d'aller plus loin. — Hospitalité de Bou-Bakr-Sadik. — Barth est arrêté. — On lui met les fers aux pieds. — Délivré par Sadik. — Maséna. — Un savant. — Les femmes de Baghirmi. — Combat avec des fourmis. — Cortège du sultan. — Dépêches de Londres.

De Katchéna au Niger. — Le district de Mouniyo. — Lacs remarquables. — Aspect curieux de Zinder. — Route périlleuse. — Activité des fourmis. — Le Ghaladina de Sokoto. — Marche forcée de trente heures. — L'émir Aliyou. — Vourno. — Situation du pays. — Cortège nuptial. — Sokoto. — Caprice d'une boîte à musique. — Gando. — Khalilou. — Un chevalier d'industrie. — Exactions. — Pluie. — Désolation et fécondité. — Zogirma. — La vallée de Foga. — Le Niger. — La ville de Say. — Région mystérieuse. — Orage. — Passage de la Sirba. — Fin du rhamadan à Sebba. — Bijoux en cuivre. — De l'eau partout. — Barth déguisé en schérif. — Horreur des chiens. — Montagnes du Hombori. — Protection des Touaregs. — Bambara. — Prières pour la pluie. — Sur l'eau. — Kabara. — Visites importunes. — Dangereux passage. — Tinboctoue, Tomboctou ou Tembouctou. — El Bakay. — Menaces. — Le camp du cheik. — Irritation croissante. — Sus au chrétien! — Les Foullanes veulent assiéger la ville. — Départ. — Un preux chez les Touaregs. — Zone rocheuse. — Lenteurs désespérantes. — Gogo. — Gando. — Kano. — Retour.

VOYAGES ET AVENTURES DU BARON DE WOGAN EN CALIFORNIE (1850-1852.—Inédit).

Arrivée à San-Francisco. — Description de cette ville. — Départ pour les placers. — Le claim. — Première déception. — La solitude. — Mineur et chasseur. — Départ pour l'intérieur. — L'ours gris. — Reconnaissance des sauvages. — Captivité. — Jugement. — Le poteau de la guerre. — L'Anglais chef de tribu. — Délivrance.

VOYAGE DANS LE ROYAUME D'AVA (empire des Birmans), par le capitaine HENRI YULE, du corps du génie bengalais (1855).

Départ de Rangoun. — Frontières anglaises et birmanes. — Aspect du fleuve et de ses bords. — La ville de Magwé. — Musique, concert et drames birmans. — Sources de naphte; leur exploitation. — Un monastère et ses habitants. — La ville de Pagán. — Myeen-Kyan. — Amarapoura. — Paysage. — Arrivée à Amarapoura.

Amarapoura; ses palais, ses temples. — L'éléphant blanc. — Population de la ville. — Recensement suspect. — Audience du roi. — Présents offerts et reçus. — Le prince héritier présomptif et la princesse royale. — Incident diplomatique. — Religion bouddhique. — Visites aux grands fonctionnaires. — Les dames birmanes.

Comment on dompte les éléphants en Birmanie. — Excursions autour d'Amarapoura. — Géologie de la vallée de l'Irawady. — Les poissons familiers. — Le serpent hamadryade. — Les Shans et autres peuples indigènes du royaume d'Avā. — Les femmes chez les Birmans et chez les Karens. — Fêtes birmanes. — Audience de congé. — Refus de signer un traité. — Lettre royale. — Départ d'Amarapoura et retour à Rangoun. — Coup d'œil rétrospectif sur la Birmanie.

VOYAGE AUX GRANDS LACS DE L'AFRIQUE ORIENTALE, par le capitaine BURTON (1857-1859).

But de l'expédition. — Le capitaine Burton. — Zanzibar. — Aspect de la côte. — Un village. — Les Béloutchis. — Ouamrima. — Fertilité du sol. — Dégoût inspiré par le pantalon. — Vallée de la mort. — Supplice de M. Maizan. — Hallucination de l'assassin. — Horreur du paysage. — Humidité. — Zoungoméro. — Effets de la traite. — Personnel de la caravane. — Métis arabes, Hindous, jeunes gens mis en gage par leurs familles. — Ânes de selle et de bât. — Chaîne de l'Ousagara. — Transformation du climat. — Nouvelles plaines insalubres. — Contraste. — Ruine d'un village. — Fourmis noires. — Troisième rampe de l'Ousagara. — La Passe terrible. — L'Ougogo. — L'Ougogi. —

Épines. — Le Zihoua. — Caravanes. — Curiosité des indigènes. — Faune. — Un despote. — La plaine embrasée. — Coup d'œil sur la vallée d'Ougogo. — Aridité. — Kraals. — Absence de combustible. — Géologie. — Climat. — Printemps. — Indigènes. — District de Toula. — Le chef Maoula. — Forêt dangereuse.

Arrivée à Kazeh. — Accueil hospitalier. — Snay ben Amir. — Établissements des Arabes. — Leur manière de vivre. — Le Tembé. — Chemins de l'Afrique orientale. — Caravanes. — Porteurs. — Une journée de marche. — Costume du guide. — Le Mganga. — Coiffures. — Halte. — Danse. — Séjour à Kazeh. — Avidité des Béloutchis. — Saison pluvieuse. — Yombo. — Coucher du soleil. — Jolies fumeuses. — Le Mséné. — Orgies. — Kajjanjéri. — Maladie. — Passage du Malagarazi. — Tradition. — Beauté de la Terre de la Lune. — Soirée de printemps. — Orage. — Faune. — Cynocéphales, chiens sauvages, oiseaux d'eau. — Ouakimbou. — Ouanyamouézi. — Toilette. — Naissances. — Éducation. — Funérailles. — Mobilier. — Lieu public. — Gouvernement. — Ordalie. — Région insalubre et féconde. — Aspect du Tanganyika. — Ravissements. — Kaouélé.

Tatouage. — Cosmétiques. — Manière originale de priser. — Caractère des Ouajiji; leur cérémonial. — Autres riverains du lac. — Ouatata, vie nomade, conquêtes, manière de se battre, hospitalité. — Installation à Kaouélé. — Visite de Kannéna. — Tribulations. — Maladies. — Sur le lac. — Bourgades de pêcheurs. — Ouafanya. — Le chef Kanoni. — Côte inhospitalière. — L'île d'Oubouari. — Anthropophages. — Accueil flatteur des Ouavira. — Pas d'issue au Tanganyika. — Tempête. — Retour.

FRAGMENT D'UN VOYAGE AU SAUBAT (affluent du Nil Blanc), par M. ANDREA DEBONO (1855).

VOYAGE À L'ÎLE DE CUBA, par M. RICHARD DANA (1859).

Départ de New-York. — Une nuit en mer. — Première vue de Cuba. — Le Morro. — Aspect de la Havane. — Les rues. — La volante. — La place d'Armes. — La promenade d'Isabelle II. — L'hôtel Le Grand. — Bains dans les rochers. — Coolies chinois. — Quartier pauvre à la Havane. — La promenade de Tacon. — Les surnoms à la Havane. — Matanzas. — La Plaza. — Limossar. — L'intérieur de l'île. — La végétation. — Les champs de canne à sucre. — Une plantation. — Le café. — La vie dans une plantation de sucre. — Le Cumbre. — Le passage. — Retour à la Havane. — La population de Cuba. — Les noirs libres. — Les mystères de l'esclavage. — Les productions naturelles. — Le climat.

EXCURSIONS DANS LE DAUPHINÉ, par M. ADOLPHE JOANNE (1850-1860).

Le pic de Belledon. — Le Dauphiné. — Les Goulets.

Les gorges d'Omblyze. — Die. — La vallée de Roumeyer. — La forêt de Saou. — Le col de la Cochette.

EXCURSIONS DANS LE DAUPHINÉ, par M. ÉLISÉE RECLUS (1850-1860).

La Grave. — L'Aiguille du midi. — Le clavier de Saint-Christophe. — Le pont du Diable. — La Bérarde. — Le col de la Tempe. — La Vallouise. — Le Pertuis-Rostan. — Le village des Claux. — Le mont Pelvoux. — La Balme-Chapelu. — Mœurs des habitants.

[LISTE DES GRAVURES.](#)

[LISTE DES CARTES.](#)

[ERRATA.](#)



Voyageurs yakoutes.—Dessin de Victor Adam d'après le comte de Rechberg.

VOYAGE AU PAYS DES YAKOUTES (RUSSIE ASIATIQUE), PAR OUVAROVSKI^[1].

1830-1839.

Le bonheur et le malheur marchent de front avec l'homme.
Le blé se change en farine lorsqu'on le moule.

Djigansk. — Mes premiers souvenirs. — Brigandages. — Le paysage de Djigansk. — Les habitants. — La pêche. — Si les poissons morts sont bons à manger. — La sorcière Agrippine.

Sur la rive gauche du grand fleuve la Léna, à cent *kœs*^[2] de la ville de Yakouts^k^[3], près de la mer de glace, se trouve Djigansk^[4]. C'est là que résidait mon père, en qualité de chef du cercle; c'est là que je suis né.

Lorsque Djigansk perdit son titre de cité, mon père dut retourner à Yakouts^k; je n'avais alors que quatre ou cinq ans. À cet âge la mémoire d'un enfant est peu développée: il me reste toutefois quelques souvenirs de ce temps éloigné. Mon père était obligé par son emploi de faire annuellement de longs et pénibles voyages qui duraient jusqu'à neuf mois: pendant son absence je pleurais avec ma mère d'impatience et d'ennui.

Deux fois je faillis perdre la vie: la première fois, je voulus traverser une rivière sur un arbre et je fis une culbute dans l'eau; la seconde, je tombai dans une marmite où cuisaient des aliments pour les chiens.

Un matin d'été, m'étant levé de bonne heure, je fus mortellement effrayé à la vue d'un brigand à mine farouche, qui se tenait sur la porte de la maison, l'arme au bras. J'appris qu'il montait la garde pour empêcher que ses compagnons ne missent par mégarde nos biens au pillage.

C'était une bande de quatorze à quinze voleurs qui s'étaient évadés d'Okhots^k^[5], où ils étaient condamnés à faire bouillir du sel. Sur leur chemin, ils avaient volé les bagages de plusieurs marchands. Ils avaient descendu l'Aldan jusqu'à la Léna, et étaient venus à Djigansk sur des embarcations. Arrivés de nuit, ils avaient surpris dans le sommeil les soldats et les cosaques, leur avaient lié les pieds et les mains, et les avaient enivrés de façon à leur faire perdre connaissance. Après les avoir enfermés dans la prison, ils s'étaient partagés en plusieurs bandes et s'étaient mis à piller la ville.

Le même jour, vers l'heure où l'on traite les vaches (entre neuf et dix heures), ils s'étaient rassemblés tous dans notre maison, après avoir fait leur coup de main.

Ces hommes féroces et terribles étaient privés de nez et portaient des marques bleues sur le visage^[6]. Leur teint sanguin paraissait encore plus noir à la chaleur du brasier. Mais à l'arrivée de mon père et de ma mère, ils changèrent subitement de mine et quittèrent leurs manières farouches pour prendre un air bienveillant, quoique le sang d'une de leurs victimes fumât encore. Ils remercièrent mes parents avec effusion de ce qu'ils assistaient de leur bien les pauvres gens.

Il n'était jamais rien arrivé de pareil dans le pays des Yakoutes^[7]. Le chef des brigands, Géorgien de naissance, ne semblait pas être ému le moins du monde de ce qui s'était passé. C'était un homme de haute stature. Il avait suspendu à sa ceinture toute sorte d'armes, et était vêtu d'un pantalon rouge, dont les coutures étaient couvertes de galons d'argent. Il m'avait pris dans ses bras et me régala de toute sorte de friandises, tandis que je pleurais.

Mes parents ne pouvaient qu'être reconnaissants d'avoir été épargnés dans ce jour qui avait vu tant

d'infortunes; leur ruine n'aurait pas été douteuse, si les voleurs avaient voulu piller notre maison. Après avoir pris un copieux déjeuner, ils partirent vers le midi, et se rembarquèrent sur la Léna, emportant un riche butin.

Il est impossible de décrire les pleurs et la désolation de toutes les autres familles de la ville, qui étaient au nombre de plus de trente. Le soir, à leur retour de la forêt où elles s'étaient enfuies, elles trouvèrent leurs demeures dépouillées du bas en haut.

Le même été (je ne me rappelle pas au juste combien de mois plus tard), les brigands furent atteints à soixante-dix kœs de Djigansk par des soldats envoyés de Yakoutsck. On ne retrouva qu'une minime partie du bien volé; le reste s'était gâté ou avait été gaspillé de côté et d'autre.

Pour le simple spectateur, les environs de Djigansk manquent de toute espèce d'agrément et de variété. On rencontre presque partout une prairie resserrée entre deux collines et bordée d'épais fourrés, où un chien ne trouverait pas à passer le museau. On ne peut faire dix pas dans les bois sans enfoncer jusqu'au genou dans un terrain mobile et fangeux. En fait de baies, on n'y trouve que l'airelle rouge, la camarine noire (*empetrum nigrum*), la groseille rouge, le raisin d'ours et le fruit de l'églantier.

L'hiver dure huit mois, pendant lesquels on ne peut quitter les vêtements chauds; si l'on ajoute deux mois pour le printemps et l'automne, il en reste à peine deux autres pour le triste été.

La neige forme une masse plus haute que les maisons; le vent souffle avec une telle violence que l'on ne peut se tenir sur ses jambes; le froid vous coupe la respiration, et le soleil ne se montre presque pas durant deux mois d'hiver. Pour être sincère, si l'on m'avait donné le choix, ce n'est pas Djigansk que j'aurais choisi comme lieu de naissance.

Les habitants de Djigansk sont Tongouses et au nombre de quatre ou cinq cents hommes^[8]. Ils vivent de chasse et parcourent une mer de neige de plus de deux cents myriamètres de circuit. Ils recueillent les précieuses cornes d'animaux dont on fait des peignes (les dents de mammoth), et tuent des rennes, des alezans moreaux, des zibelines, des renards à gorge foncée, des renards rouges, des renards des glaces, des écureuils, des hermines, des ours noirs, des ours blancs.

Quel que puisse être un pays, il est rare qu'il manque de tout agrément. Durant deux mois d'été, les habitants de Djigansk voient presque toujours le soleil à l'horizon. Ceux qui n'y sont pas habitués trouvent à peine le temps de dormir.

Les eaux des environs de Djigansk sont sans égales tant pour la quantité que pour la qualité des poissons qu'elles nourrissent; on y prend des *salmo nelma*, des alettes, des esturgeons, des sterlets, des *tscher*, des *muksun*, des *omul*, des *salmo lavoretus*.

On gaspille sans profit ces poissons excellents, et cela pour deux causes, d'abord parce que l'on manque de sel et ensuite parce que c'est l'habitude. Les Tongouses creusent, près du lieu où ils pêchent, une fosse profonde d'une brasse environ, dont ils revêtent d'écorce le fond et les parois. Les poissons y sont encaqués après qu'on leur a ôté les intestins et les arêtes. On les laisse consumer jusqu'à ce qu'ils deviennent bleus et tombent en bouillie. Dans cet état, ils sont un des mets favoris des Tongouses. J'avoue que dans mon enfance j'en mangeais très-volontiers en public et en privé, et que j'en mangerais encore si l'occasion s'en présentait.

De grands médecins écrivent que l'usage des poissons morts depuis un jour cause un violent malaise. Mais comment pourrais-je croire que cette opinion soit vraie, moi qui sais que des milliers de personnes se nourrissent de ces poissons pourris et atteignent néanmoins un âge avancé. Quoique j'en aie moi-même passablement mangé, je ne m'aperçois pas que je m'en sois trouvé plus mal. Que l'on dise au Tongouse: «Ne mange pas de poisson pourri, c'est un aliment malsain;» il rira et répondra: «Et le poisson que tu viens de tuer pour le manger ne se consume-t-il pas également dans ton estomac?»

Au milieu du siècle dernier vivait à Djigansk une Russe^[9], nommée Agrippine (Ogröpönö), que ma grand'mère connaissait de vue. Elle passait pour sorcière: on estimait heureux ceux qu'elle aimait; ceux, au contraire, à qui elle en voulait se tenaient pour infortunés. Ses paroles étaient respectées, comme si elles fussent venues du ciel. S'étant ainsi acquis la confiance des hommes, elle se bâtit, entre les rochers, à quatre kœs en amont de Djigansk, une hutte où elle se retira dans sa vieillesse. Personne ne passait près de là sans lui aller demander sa bénédiction et lui porter un présent. Malheur à qui manquait à ce devoir! elle ne tardait pas à l'en punir. Se métamorphosant en corbeau noir, elle soulevait contre lui de violents tourbillons de vent, faisait tomber ses bagages dans l'eau, et le privait de la raison. Maintenant même qu'elle est morte, les voyageurs continuent à suspendre des dons dans les lieux où elle vécut. Son nom est encore connu non-seulement des habitants de Djigansk, mais aussi de tous les Yakoutes des environs d'Yakoutsck. On dit d'une femme folle qu'elle a été frappée par Agrippine de Djigansk. La tradition rapporte que cette sorcière atteignit l'âge de quatre-vingts ans; qu'elle était grosse, mais de taille peu élevée; que son visage était marqué de la petite vérole; que ses yeux étaient brillants comme l'étoile du matin, et que sa voix avait un son clair, comme la glace que l'on frappe. Le souvenir d'Agrippine n'est pas effacé dans les contrées septentrionales.

Mon premier voyage. — Killæm et ses environs. — Malheurs. Les Yakoutes. — La chasse et la pêche.

Ainsi que je l'ai déjà dit, j'étais encore bien jeune lorsque notre famille quitta Djigansk pour aller s'établir à Yakoutsck. J'emportai suivant l'usage, dans une bouteille, de la terre de mon lieu de naissance, pour la délayer dans de l'eau et la boire quand je souffrirais du mal du pays; mais n'ayant jamais regretté Djigansk, je n'ai pas eu l'occasion de me remplir l'estomac de terre noire. Depuis je n'ai jamais revu cette ville, et Dieu sait si j'y

retournerai jamais!

À deux kœs et demi au nord d'Yakoutsk est une contrée appelée Killæm, où mon père et ma mère avaient bâti à la russe une jolie maison qu'ils habitaient avant de s'établir à Djigansk. Tout près de là s'élevait la maison de mes aïeuls maternels, qui étaient fort avancés en âge.

Ni à Djigansk, ni dans le trajet, je n'avais vu de campagne ouverte, ou de plaine liquide qui se prolongeât à perte de vue, ou de chaîne de montagnes et de collines qui s'étendît le long d'un fleuve, et fût du haut en bas couverte d'un fourré impénétrable. Mon oreille n'avait jamais été charmée par les chants de l'alouette, ou les mélodies des oiseaux musiciens; je n'avais entendu que le croassement du corbeau et de la corneille, ou la voix de la pivoine. En fait de plantes, je ne connaissais que le roseau sans parfum.

D'après cela, jugez de mon étonnement lorsque j'arrivai à Killæm. À mes yeux se déployait une immense prairie d'un kœs de large et de plusieurs kœs de long, couverte d'un tapis de verdure que l'air agitait, et aussi unie que la surface d'un lac. Les innombrables fleurs dont elle était parsemée lui donnaient l'aspect d'un tissu vert et jaune. On voyait ça et là des bosquets de mélèze et de bouleau disposés comme par une main d'artiste. Au milieu de cette prairie serpentaient les eaux claires d'un fleuve rapide, qui coulait sur le sable pur entre des rives noires et escarpées. Sur la rive opposée croissait du foin touffu et nourrissant, où couraient une centaine de faux, dont les lames brillaient comme de l'argent aux rayons du soleil. Dans cette plaine pâturaient un grand nombre de bêtes à cornes et de chevaux, qui prenaient leurs ébats en toute sécurité et erraient à leur gré. De distance en distance étaient réunies, par groupes de cinq ou de dix, les maisons des Yakoutes, enduites de terre grasse, ou leurs yourtes d'été, coniques et blanches, qui avaient l'air d'être peintes. Les croisées, en verre ou en pierre spéculaire, reluisaient comme des pierres précieuses. Au fond de ce paysage s'élevait, comme une haute colline, notre maison bâtie sur une éminence.

La beauté de ce tableau, jointe à son immensité, ravissait mon esprit d'enfant qui ne s'était jamais rien représenté de semblable. Je me figurais que cette contrée n'avait pas de limites, et la joie que j'éprouvais à ces pensées était si grande qu'il est impossible de l'exprimer par des paroles.

À peine étions-nous dans le pays, que le malheur visita notre maison. Un jour, en sortant de table, mon père, qui jusqu'à l'âge de soixante-douze ans n'avait jamais été malade, s'affaissa sans connaissance sur le banc fixé au mur, et au bout de quelques instants rendit son âme à Dieu.

Cette perte inopinée causa à ma mère un extrême chagrin. Après les funérailles, elle se trouva dans une situation tout à fait précaire; mon père laissait des dettes pour huit ou neuf cents roubles^[10], ce qui passait alors pour une grosse somme. Après avoir vécu neuf ans à Djigansk, mes parents n'avaient retrouvé à Killæm qu'une minime partie de leur bétail; tout le reste était passé de différentes façons dans des mains étrangères. Notre maison avait été dévastée jusqu'à la désolation.

Lorsque sa douleur se fut un peu calmée, ma mère songea à mettre de l'ordre dans nos affaires, et par ses soins notre bétail s'améliora beaucoup pendant les cinq années de notre séjour à Killæm.

La vie que nous y menions manquait de toute espèce d'agrément: la rigueur du froid ne permettait pas que l'on sortît dans la campagne désolée; nous étions cinq mois sans quitter la maison.

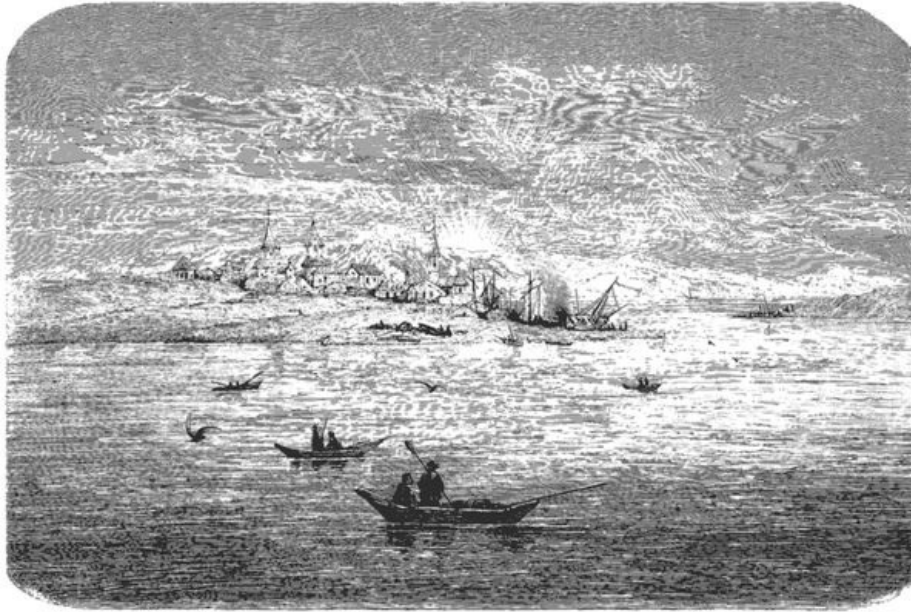


Une sorcière tongouse.—Dessin de Victor Adam d'après le comte de Rechberg.

Pendant que nous vivions ainsi, je fis connaissance avec un grand nombre de Yakoutes, qui m'aimaient comme leur enfant, et je leur rendais bien leur affection. J'appris à fond leur langue, et je me familiarisai avec leur manière de vivre et de penser. J'écoutais avec plaisir leurs contes, leurs chansons, leurs vieilles traditions; j'aimais à prendre part à leurs solennités, à leurs festins, et aux jeux qu'ils célèbrent en été. Je me conciliai ainsi l'affection non-seulement des Yakoutes, mais aussi de leurs femmes, de leurs filles et de leurs

enfants. Ils avaient tant de confiance en moi, que je n'aurais pu agir à l'encontre de leur manière de voir, quand même je l'aurais voulu.

Les divertissements ne me manquaient pas. Les lacs de la contrée sont remplis en été de diverses espèces de canards; et les bois, de lièvres, de coqs de bruyère, de lagopèdes et de perdrix. Au printemps, après la débâcle des glaces, et en automne, lorsque les nouvelles couvées sont en état de voler et partent pour les pays chauds, on est troublé dans son sommeil par les cris des oies, des canards, des cygnes, des grues, des cigognes et d'une foule de petits oiseaux. Pendant bien des années j'ai fait une si rude guerre aux bêtes fauves, que peu d'hommes en ont tué plus que moi. Lorsque j'avais envie de chasser, les distances n'étaient rien pour moi; je ne m'effrayais pas de passer trois jours sans dormir, je ne connaissais pas la fatigue. En automne, je me couchais sur le flanc, sans autre oreiller qu'un tronc d'arbre, et n'ayant pas même une fourrure ou une couverture pour me garantir de la neige ou de la pluie. Lorsque je pêchais, je pataugeais toute la nuit dans l'eau froide, où les filets étaient tendus. L'habitude que j'avais contractée dès mon enfance de supporter les plus rudes fatigues, me fut très-utile dans la suite.



Port d'Okhotsk (voy. la note 5, p. 162).—Dessin de Victor Adam d'après l'atlas du Voyage dans la Russie asiatique commandé par le commodore Billings.

Yakoutsk. — Mon premier emploi. — J'avance. — Dernières recommandations de ma mère.

Lorsque nous fûmes forcés d'habiter Yakoutsk, ma mère fit transporter dans cette ville chacune des pièces de notre maison de Killæm et la fit reconstruire dans un bon emplacement qu'elle avait choisi; j'entrai au service de l'empereur, en qualité de copiste au tribunal supérieur de Yakoutsk. Nous avions pour supérieur un M. N..., homme de petite naissance et médiocre écrivain, mais qui passait pour indispensable. Se trouvant dans une belle position, il n'appréciait pas la peine de ses subordonnés. Nous étions occupés chaque jour à écrire sans interruption, depuis le grand matin jusqu'à la nuit, en tout dix-sept heures, et nos appointements s'élevaient à deux roubles de cuivre^[11] par mois. Après avoir ainsi travaillé durant deux ans, je devins chef de mon bureau, et trois ou quatre ans plus tard j'eus la direction de sept bureaux. Peu après je fus nommé chancelier privé du gouverneur et l'on mit sous mes ordres dix personnes pour m'aider dans mes pénibles fonctions. Mais comme la moitié de mes subordonnés étaient des ivrognes accomplis et le reste de petits enfants que j'avais à instruire, toute la besogne me restait sur les bras. Je travaillais vingt heures par jour, et je ne gagnais que cinq roubles de cuivre par mois. Mais l'affection de mes supérieurs, la considération publique, et surtout la satisfaction de ma mère, me donnaient des forces, et j'avais en outre la conscience d'être utile.

Ayant perdu son mari et ses douze enfants, à l'exception d'un seul, ma mère ne vivait plus que pour moi. Mais voilà qu'au temps où elle aurait pu jouir du repos, elle fut atteinte d'une maladie mortelle, qui s'aggrava de jour en jour. Je restai près d'elle, sans sortir et sans dormir, les neuf jours et les neuf nuits qui précédèrent sa mort. Les dernières paroles d'adieu qu'elle m'adressa furent nombreuses, très-nombreuses. La veille de son trépas elle me dit:

«Ne reste pas à Yakoutsk; cette ville est remplie de Russes qui te portent envie. Les indigènes te conserveront sans doute leur affection; mais c'est précisément ce qui excitera la jalousie de tes ennemis. Tu ne pourras t'éviter de répondre à leurs provocations, tu perdras ta liberté et tu tomberas dans l'infortune. Vends ta maison et tes biens, et pars pour la Russie. Là tu verras l'empereur; ce sera ton bonheur. Je vais te laisser seul sur la terre; mais tu connais mes principes, ne les abandonne pas, ils feront ta consolation dans l'adversité. Ne manque pas d'assister ton prochain de tes biens, de tes conseils, de ton travail. C'est le devoir de tout homme. Je mourrai demain; au lever du soleil envoie chercher le prêtre, et fais appeler tous nos parents et toutes mes connaissances.»

C'était un jour d'automne; l'ecclésiastique étant arrivé dès l'aurore, ma mère confessa ses péchés, reçut l'eucharistie, et fit ses adieux à toutes les personnes qui s'étaient rendues à son appel. Ensuite elle

m'embrassa; je sentis sur mes épaules le froid de son haleine, et peu après tous les assistants s'écrièrent: «Elle est morte!» Ma mère venait de rendre subitement le dernier soupir.

Avec elle, je perdis tout ce qui faisait mon bonheur sur terre. N'ayant plus ni frère ni sœur, et n'ayant jamais été marié, je n'ai eu personne pour me consoler dans mes jours d'abattement, ou pour se réjouir avec moi dans mes moments d'expansion. Je suis pour tout le monde un étranger; quelque part que j'aille, je ne suis qu'un hôte!

La contrée de Yakoutsk n'avait plus de charmes à mes yeux; ce qui m'avait paru beau ne réveillait en moi que des idées tristes. Et puis la prospérité des Yakoutes décroissait d'année en année, par suite de la faiblesse des administrateurs. Toutes ces circonstances réunies m'affermirent dans la résolution de quitter ce pays. Mais je fus quelque temps retenu par le gouverneur, dont je dirigeais la chancellerie et qui m'aimait comme un fils.

Irkoutsk. — Voyage. — Oudskoï. — Mes bagages. — Campement.

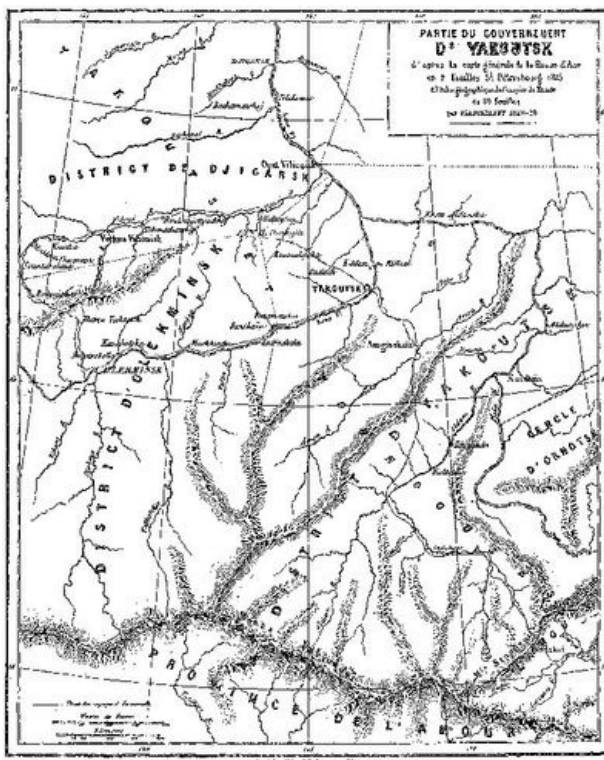
Dès que le chancelier fut mort, je vendis ma maison et mes biens, je payai mes dettes et je me rendis à Irkoutsk^[12], où je fus placé dans la chancellerie du gouverneur, avec quatre-vingts roubles d'appointements par mois. J'y passai tranquillement un an et demi, n'ayant d'autres soucis que de remplir mon facile emploi.

Je me proposais de partir pour la Russie, lorsque arriva un M. X..., qui avait été nommé gouverneur de Yakoutsk. Ayant appris que j'étais versé dans la langue des Yakoutes et familiarisé avec leurs mœurs, il me proposa de m'emmener avec lui. Je n'avais guère envie d'accepter; pourtant comme ce personnage était un homme de tête, je me décidai à l'accompagner, dans l'intérêt des Yakoutes plutôt que dans le mien; car je présumais bien que mes nouvelles fonctions me donneraient plus de peines que de profits; et la suite montra que je ne m'étais pas trompé dans ces prévisions.

Dès que le gouverneur fut arrivé au lieu de sa résidence, il remarqua une foule d'abus, et donna congé à plusieurs employés qu'il remplaça par d'autres. Lui-même il donna l'exemple, et pendant les cinq à six années qu'il passa dans ce pays, il n'épargna aucun effort et alla jusqu'à s'épuiser, pour préparer un avenir aux Yakoutes. Son administration fut un bienfait pour ce peuple. Il y a déjà quinze ans qu'il a cédé sa place à d'autres; cependant son nom est toujours cher à ses anciens subordonnés. Heureuse la ville qui a un tel gouverneur!

Au sud-ouest de Yakoutsk, à une distance de plus de cent kœs, est situé le district d'Oudskoï, qui a environ cinq cents kœs de circuit, et est renommé pour l'abondance de son gibier. Il touche à la mer d'Okhotsk, à l'empire de Chine, et aux districts de Nertchinsk^[13], d'Olkminsk et de Khangangy.

Comparativement à l'immense territoire de Yakoutsk, ce n'est qu'un coin de désert. Ce désert ne renferme dans toute son étendue que quatre à cinq cents Tongouses nomades; il n'est pourtant pas sans importance, vu ses ressources et sa situation particulière.



Partie du Gouvernement d'Yakoutsk

d'après la carte générale de la Russie d'Asie
en 2 feuilles St. Pétersbourg 1825
& l'Atlas géographique de l'empire de Russie
en 80 feuilles par Piadischeff 1820-26.

Un grand nombre de Russes et de Yakoutes y vont acheter à vil prix le produit de la chasse des indigènes, à qui ils donnent en échange des denrées surfaites. De là, toute sorte de vexations et de fraudes, qui causaient la ruine des habitants du cercle d'Oudskoï. Ces circonstances, ainsi que diverses autres affaires compliquées, nécessitèrent l'envoi d'un commissaire à Oudskoï: ce fut moi que l'on choisit pour cette mission.

Deux mois avant mon départ, je fus chargé de beaucoup d'écritures; cette besogne et les préparatifs de mon voyage furent le commencement des fatigues infinies que j'eus à supporter pendant un an et demi dans le cours de ma lointaine expédition.

Mes bagages se composaient de trois costumes d'hiver, de quatre costumes d'été, de sucre, de thé, de biscuits russes, de viandes, de poudre, de plomb, d'armes, d'un peu de rhum, d'eau-de-vie, de beurre russe et yakoute: le tout emballé dans des sacs de cuir du poids de cent livres, ou dans des caisses de bois et d'écorce de bouleau. Lorsque les ballots furent enveloppés de telle façon que l'eau n'y pût pénétrer, on en attacha plusieurs ensemble avec de fortes courroies de cuir, de manière pourtant que la charge d'un cheval n'excédât pas deux cents livres.

On était déjà en février, et le froid n'en était pas moins rigoureux. Le liquide avec lequel les Russes mesurent la température^[14] était au-dessous du chiffre trente lorsque je quittai Yakoutsck avec les deux cosaques qu'on avait mis sous mes ordres. Monté dans un traîneau attelé de deux chevaux, j'allai jusqu'à Amga, qui est éloigné de vingt kœs. Là, après avoir chargé nos bagages sur le dos de sept bêtes de somme, qui étaient toutes prêtes, nous montâmes à cheval et nous continuâmes notre route sous la conduite de deux guides.

Comme les chevaux étaient trop gras et impatients du joug, ils se débarrassaient sans cesse de leur fardeau. Pour ce motif, nous jugeâmes à propos de les ménager le premier jour, et après avoir parcouru trois kœs, nous fîmes halte dans un lieu où nous voulions passer la nuit.



Bazar de Nertchinsk.—Dessin de Victor Adam d'après le comte de Rechberg.

Les conducteurs commencèrent par décharger les bêtes de somme, puis ils détournèrent avec des pelles la neige qui couvrait le sol, et ramassèrent du bois sec pour allumer du feu. Ensuite ils remplirent de neige la bouilloire à thé et une grosse marmite, et les mirent bouillir devant le brasier.



Colonie ou village yakoute.—Dessin de Victor Adam d'après Gabriel Sarytchew.

Lorsque la chaleur du thé nous eut réchauffé le sang, les guides s'occupèrent de préparer nos lits; ils

amassèrent de petites branches d'arbre qu'ils mirent en tas, sur lesquels ils étendirent d'abord les housses de nos montures, ensuite des peaux d'ours. Pendant ce temps, nous prenions le repas du soir, et dès que nous eûmes fini, nous nous dépouillâmes en toute hâte de nos vêtements et nous nous mîmes au lit. Nos bottes, nos bas, nos gants étaient moites de sueur; nos guides les enfoncèrent dans la neige afin qu'elle en absorbât l'humidité; de cette façon ils séchèrent beaucoup mieux que s'ils eussent été étendus dans un appartement, près du feu. Nous nous endormîmes aussitôt que nous eûmes échauffé nos couches et nos couvertures. Le lendemain matin nous nous habillâmes en toute hâte, après nous être frottés de neige, en grelottant; puis on prit du thé et on se remit en route. Nous voyageâmes de la sorte jusqu'à ce que la neige fondit.

Le froid. — La rivière Outchour. — L'Aldan. — Voyage dans la neige et dans la glace.

Je dois remarquer ici qu'une des plus grandes incommodités d'un voyage d'hiver, c'est de se déshabiller par un froid pénétrant pour se coucher; mais ce qui est encore beaucoup plus pénible, c'est de se lever le matin, de se laver avec de la neige, et de remettre ses nombreux vêtements. Il faut avoir un rude tempérament, un corps de glace, pour endurer ces souffrances sans devenir malade.

Je ne bois d'aucune liqueur enivrante, et par conséquent j'ignore de quelle utilité elles peuvent être; mais je suis convaincu que sans thé l'on ne pourrait résister à ces fatigues. Je ne parle pas ici des Yakoutes ni des Tongouses, parce que ces peuples nés et élevés dans les frimas peuvent voyager trois jours sans rien manger.

Après trois ou quatre journées de marche, nous atteignîmes la rive gauche du grand fleuve Aldan, vis-à-vis l'endroit où il reçoit la rivière Outchour. Nous fîmes halte dans une *yourte* (hutte) de Tongouse, où nous apprîmes qu'il se trouvait sur notre chemin un espace de dix kœs couvert de six emfans de neige, et qu'il était impossible de franchir cette étendue et de continuer le voyage. Cette nouvelle nous jeta dans une grande perplexité; nos instructions ne nous permettaient pas de retourner sur nos pas, et pour éviter la neige, il aurait fallu faire un détour de vingt kœs, et faute de fourrage, remplacer nos chevaux par des rennes. Mais ces derniers n'auraient pu traîner que de légers fardeaux, et nous n'avions pas de magasins pour serrer le surplus de nos effets. En conséquence, nous résolûmes de remonter l'Outchour. Pendant les deux jours que nous passâmes dans la *yourte*, nous fîmes des raquettes ou patins à neige, et nous laissâmes sans fourrage les deux chevaux qui n'étaient pas chargés. Le troisième jour nous franchîmes l'Aldan, et à peine étions-nous dans le lit de la rivière gelée, que la profondeur de la neige ralentit la marche des chevaux.

Un des guides, qui avait mis ses patins, tirait par la bride les deux chevaux sans bagages. Ceux-ci se cabraient sur les pieds de derrière et en retombant brisaient la dure croûte de la neige. Nous suivions leur trace, avec toutes les autres montures attachées l'une derrière l'autre.

Nous fîmes à peine un demi-kœs en marchant depuis le matin jusqu'au soir, et il ne nous fallut pas moins de dix jours pour traverser l'étendue de neige qui se trouvait sur notre chemin; nous ne fîmes à cheval qu'une petite partie de cette route, car on avait peine à se tenir en selle, à cause des violentes secousses que l'on recevait, et l'on éprouvait une fatigue insupportable. Baignés de sueur, comme nous étions, nous préférions chausser nos patins et glisser sur la neige.

La rivière Outchour coule entre des rochers à pic, au pied desquels se trouve ça et là une étroite lisière qui borde l'abîme. Il est impossible qu'un cheval chargé gravisse cette pente escarpée. Aussi, quand nous avons choisi notre station de nuit, étions-nous obligés de décharger nos bagages dans le lit du fleuve, et de tirer les chevaux hors du précipice, pour qu'ils pussent chercher en liberté l'herbe sous la neige; ils ne pouvaient arriver jusqu'au gazon, et étaient réduits à brouter des rameaux de bouleau ou de saule.

À peine avons-nous passé les neiges, qu'un autre obstacle se présenta: resserrées dans leur lit de rocher par la glace épaisse de douze à treize emfans, les eaux de l'Outchour l'avaient brisée et s'étaient répandues sur sa surface, jusqu'à la hauteur du genou d'un cheval; dans d'autres endroits, elles s'étaient gelées et avaient formé un verglas sur lequel glissaient les chevaux non ferrés, et où les rennes même n'avaient pas le pied ferme. Pour que le chemin fût moins glissant, deux de nos hommes y faisaient des entailles avec des coignées et des couteaux, ou bien y répandaient de la terre sèche ou du sable dont ils avaient fait provision. Dans un endroit où l'on avait négligé de prendre ces précautions, nos seize chevaux s'abattirent, et dans leur chute les ballots se détachèrent et se défirent. Il fallut perdre la plus grande partie de la journée à les remettre en ordre.

Dans le cours de notre voyage, nous passâmes près de quelques montagnes qui présentaient un coup d'œil merveilleux. L'eau, qui s'était amassée à leur sommet, avait rompu l'enveloppe de glace qui la pressait et s'était congelée en coulant le long de la pente. Lorsque le clair soleil du printemps était sur son déclin, ses rayons tombaient en plein sur cette surface polie, qui prenait les couleurs de l'arc-en-ciel, ou resplendissait, comme si elle eût été couverte de pierres précieuses. Au pied de ces montagnes, le fleuve était toujours si rapide, qu'il ne gelait jamais.

L'Ægnæ. — Un Tongouse qui pleure son chien. — Obstacles et fatigues. — Les guides.

Au mois d'avril nous commençâmes à suivre la rive droite de l'Ægnæ, affluent de gauche de l'Outchour. Un jour, nous aperçûmes au loin un objet noir qui restait immobile sur le bord de la rivière. Nous le prîmes d'abord pour un animal; mais en approchant, nous reconnûmes que c'était un Tongouse, qui était assis et pleurait; il se leva et nous salua à sa manière; lorsque nous lui eûmes demandé le sujet de sa douleur, il nous fit le récit suivant:

«Hier, en me rendant au bois, je rencontrai quelque part des vestiges de renne sauvage. Ravi de cette découverte, je retournai chez moi pour préparer mes armes et mes munitions. Après m'être reposé, je sortis

avec mon chien, vers le milieu de la nuit, quand la neige qui était tombée pendant la journée fut devenue ferme. Arrivé à l'endroit où j'avais découvert les traces de renne, j'attendis deux heures en fumant du tabac, et à la pointe du jour, dès que l'on put distinguer une piste, je lâchai mon chien et je le suivis sur mes patins. Je parcourus ainsi l'espace de plus d'un kœs, franchissant fleuves et montagnes. Les rennes, meurtris aux pattes, commençaient à laisser des traînées de sang sur la glace; leur fuite se ralentissait sensiblement; les sauts de mon chien étaient moins espacés, et je finis par entendre ses aboiements; il était clair que j'approchais du gibier. Mais tout d'un coup le limier poussa un cri d'agonie; je frémis, comme si mon cœur se fût entr'ouvert, je redoublai de vitesse, et à la distance d'environ deux portées de fusil, je vis par terre deux lambeaux de chair, noirs et sanglants. Au moment où le chien avait atteint le troupeau de rennes, il les avait poussés dans un ruisseau et s'était mis à courir tout autour pour les empêcher d'échapper. Mais pendant qu'il était ainsi occupé, des loups affamés étaient descendus de la montagne, l'avaient saisi par la tête et la queue et l'avaient mis en pièces. Sur ces entrefaites les rennes s'étaient dispersés de côté et d'autres. Mon chien était vieux de sept neiges; dès l'âge de six mois il allait à la chasse et pendant six ans il ne m'a pas laissé un seul jour souffrir la faim. L'élan, le renne sauvage, la zibeline et beaucoup d'autres animaux tombaient infailliblement sous mes coups, quand il avait une fois découvert leur piste. On me le rendrait au prix de cinq rennes de trait, que je ne le céderais pas pour dix. J'étais riche quand je l'avais, maintenant je suis le plus pauvre des hommes. Je ne sais si j'oserai reparaître devant ma famille; ma femme et mes enfants l'attendent pour le caresser; leurs lamentations me déchireront le cœur comme un couteau émoussé.»

Il n'était pas en ma faculté d'assister ce Tongouse; je poussai donc plus loin, après l'avoir consolé, en lui représentant que le passé ne revient plus, et que rien n'est plus sûr que de mettre son espoir en Dieu.

En quittant les bords de l'Ægnæ, nous avions à gravir une montagne haute et escarpée pour regagner les rives de l'Outchour. Lorsque nous eûmes fait deux petits kœs, nous rencontrâmes une grande troupe de voyageurs; ils nous informèrent que la neige était épaisse de treize emfans sur la montagne et qu'en conséquence il était impossible d'en faire l'ascension. Arrivés à l'endroit difficile, nos gens, ayant chaussé leurs patins, prirent parmi les chevaux et les rennes de tous les voyageurs, dix bêtes de chaque espèce que l'on débarrassa de leur fardeau et que l'on conduisit sur la montagne pour s'y frayer un passage; le lendemain matin nous exécutâmes notre pénible ascension, et nous arrivâmes le premier mai à la foire d'Outchour. J'y levai le *yassak* (tribut, en yakoute *œlbugæ*) et je remplis quelques autres missions dont j'avais été chargé par le gouvernement. Dès que nos chevaux, fatigués jusqu'à l'épuisement, eurent recouvré leurs forces, nous nous remîmes en route pour Oudskoï, le premier juin, emmenant avec nous dix rennes que nous avions achetés.

Le lieu de réunion, sur les rives de l'Outchour, est éloigné d'Oudskoï de cinquante kœs environ, qui en valent bien soixante-dix, vu la difficulté du trajet. Le voyageur ne fait que traverser des cours d'eau et gravir des montagnes. Quand il pleuvait, nous chassions nos bêtes dans les rivières pour les forcer à passer à la nage; d'autres fois nous les traversions sur un radeau construit par nous. La contrée offre tantôt des champs de pierres aiguës, tantôt des marécages sans fond, qui ne sèchent jamais.

Quand un cheval s'abat dans cette bourbe, il ne peut plus se relever; nos dix-sept chevaux étant tombés tous à la fois, les guides entrèrent dans la vase jusqu'à la ceinture, traînèrent les bagages à quelque distance, et les déposèrent l'un sur l'autre dans un lieu sec. Ensuite ils refirent les ballots qui s'étaient défaits en tombant, et rechargèrent les bêtes de somme. À peine celles-ci eurent-elles fait vingt pas, qu'elles firent une nouvelle chute, et qu'il fallut recommencer. Une fois je me mis moi-même dans la fange, et je soulevai au-dessus de l'eau les têtes de trois chevaux qui s'étaient abattus. Au même instant, un quatrième cheval qui était près de moi s'embourba tellement qu'il ne put se relever et fut suffoqué après avoir plongé deux ou trois fois sous l'eau. Nos fatigues furent encore accrues par l'ardeur du soleil, qui nous brûlait de ses rayons, et par les nuées de moucherons qui nous empêchaient de respirer. Il fallait boire et manger en compagnie de ces hôtes incommodes; on n'avait pas plutôt servi quelque mets ou versé quelque liquide dans un vase, qu'ils s'y précipitaient et le remplissaient avant qu'on eût pu le porter à la bouche.

On doit dire à la louange des guides yakoutes qu'ils supportent, sans montrer la moindre mauvaise humeur, les peines qui les attendent à chaque pas, et cela pour un salaire très-faible, qui ne monte pas à la moitié de ce qu'il devrait être.

À cette occasion je dois faire une autre remarque. À la fin d'une de ces journées où il a souffert de la boue, de l'eau, de la chaleur, des cousins, des guêpes, des taons, et exécuté à la sueur de son front des travaux qui demandent une grande exertion de force, le guide veille au campement jusqu'à minuit, et, pendant que les chevaux se rafraîchissent, il s'occupe à réparer les harnais qui se sont brisés pendant la journée ou à raccommoder ses vêtements. Ensuite il *empige*^[15] les chevaux et les laisse pâturer à leur gré, les surveillant de demi-heure en demi-heure, de peur qu'ils ne s'accrochent à un arbre et ne deviennent la proie des bêtes carnassières. Il ne lui reste guère que deux heures pour dormir. C'est une vie de souffrances continuelles.

Ascension du Djougdjour. — Stratagème pour prendre un oiseau. — La ville d'Oudskoï.
— La pêche à l'embouchure du fleuve Ut. — Navigation pénible.

À plus de dix kœs des rives de l'Outchour, nous rencontrâmes la chaîne du *Djougdjour* (la grosse montagne; les monts Yablonnoï ou Stanovoï des Russes), que l'on considère comme la ceinture ou l'épine dorsale de la Sibérie. Ne s'affaissant nulle part et s'élevant jusqu'aux nues, elle s'étend sans interruption, sur une longueur de plusieurs milliers de kœs, jusqu'à la mer Glaciale, où elle s'abaisse et se termine. Il était midi passé lorsque nous arrivâmes au pied de cette chaîne; nous fîmes halte pour y passer la nuit et faire reposer nos montures. Le lendemain matin, avant que le soleil fût levé et que la chaleur se fût sentie, nous nous mîmes à monter à pied; nos chevaux s'avançaient un à un, sans charge et sans être attachés l'un à la suite de l'autre; aucun d'eux ne s'accrocha à une branche du fourré, ne tomba dans une crevasse de rocher, ou ne culbuta

dans les ravins creusés par les eaux; au moindre faux pas qu'ils eussent fait, ils auraient été précipités dans un abîme sans fond et auraient été perdus sans retour. Après avoir ainsi grimpé quatorze heures, nous atteignîmes le sommet du Djougdjour, qui est incomparablement la montagne la plus élevée du pays.



Traîneau en Sibérie.—Dessin de Victor Adam d'après Gabriel Sarytchew.

Il y faisait extrêmement froid, et il ne s'y trouvait ni cousin ni guêpe. Nous fûmes transis pendant les deux heures que nous nous y arrêtâmes pour faire souffler nos bêtes. De cette hauteur, les autres montagnes, qui nous avaient paru si élevées, ressemblaient à d'insignifiantes collines. Les nombreux fleuves, qui descendaient des deux versants du Djougdjour, luisaient comme de menus fils d'argent. Les nuages, chassés comme des brouillards, se déchiraient en effleurant la cime de la montagne, et restaient flottants le long du faite.

Nous mîmes beaucoup moins de temps à descendre qu'à monter; le voyage, qui avait duré seize heures environ, avait tellement épuisé nos forces et celles des chevaux et des rennes, que nous ne pouvions plus nous remuer. Nous fîmes halte dès que nous eûmes trouvé un lieu de campement au pied de la montagne. Nous venions de décharger nos bêtes, d'allumer des bouzes pour éloigner les moucheron, et de prendre une tasse de thé, lorsque mon chien, que j'avais laissé en liberté, revint du milieu du bois, et par ses aboiements nous fit comprendre qu'un animal se trouvait dans les environs. Je ne sais ce que devint la fatigue dont j'étais accablé, la sueur dont j'étais baigné, la faim et la soif que je ressentais; mais sans réfléchir que l'animal dépesté pouvait être un ours ou quelque autre bête féroce, je m'élançai à sa poursuite avec le plus jeune de mes cosaques et un des guides. Armés d'un couteau et d'un fusil, dont nous examinâmes la charge et l'amorce, nous suivîmes la trace du chien jusqu'au sommet du Djougdjour. Là nous découvrîmes un mouton sauvage^[16] sur la saillie d'un rocher à pic, saillie qui n'était pas plus large qu'un lit. Ayant trouvé une anfractuosité boisée, nous nous glissâmes d'arbre en arbre jusqu'à une centaine de pas de l'animal, et nous fîmes feu tous à la fois. Nous l'avions tué. S'il eût été possible, nous aurions suspendu l'un de nous à un long câble et nous l'aurions descendu vers le gibier, après lui avoir mis une corde en main: il aurait attaché l'une des extrémités aux cornes du mouton et aurait pris l'autre entre ses dents, après quoi nous l'aurions hissé en haut. Mais l'animal, en expirant, tomba sur le côté, glissa de dessus la pierre et roula dans un abîme incommensurable. Le bruit occasionné par le choc de ses cornes contre les parois du rocher fut bruyamment répété par l'écho. Laissant à chaque angle de pierre un lambeau de sa chair, il fut anéanti avant d'arriver au fond du précipice. Ce fut un bonheur pour nous que la chasse finît de cette façon; car si le gibier fût resté sur place, l'un de nous eût peut-être fait une semblable chute en l'allant chercher.

À notre retour, je fus spectateur d'une chasse dont je n'avais pas idée. Nos limiers, qui étaient en avant, poursuivirent des oiseaux qui allèrent se percher sur les branches d'un bouleau peu élevé. Aussitôt j'armai mon fusil et j'allais faire feu, lorsque mon guide m'arrêta en me disant qu'il était inutile de perdre la poudre et le plomb, que nous prendrions bien ces oiseaux avec la main. Ayant coupé une longue baguette qu'il dépouilla de ses scions, il attacha à l'une de ses extrémités un lacet de cheveux qu'il présenta avec précaution à l'oiseau perché sur la branche la plus basse, et lorsque le sot animal tendit la tête pour examiner l'objet de plus près, notre homme le prit dans le nœud coulant et le tira à lui. Après lui avoir tordu le cou, il prit successivement tous les autres de la même façon. Cet oiseau, que les Yakoutes appellent *karaky* et les Russes *dikouta*, est plus gros que la poule de coudrier et plus petit que la gelinotte de bois bariolée à laquelle il ressemble pour le plumage et pour le goût de sa chair. Il est passablement épais et il a le cou assez court. Je n'ai jamais trouvé d'oiseaux de ce genre que sur la route d'Oudskoï, encore ne l'y voit-on que rarement. Il est vraisemblable que les oiseaux et les quadrupèdes, connaissant sa stupidité, lui font la chasse et détruisent l'espèce.



Argali, mouton sauvage[16].—Dessin de Victor Adam d'après Pallas.

Depuis le jour que nous avons quitté le Djougdjour jusqu'à celui de notre arrivée à Oudskoï, nous prîmes chaque soir nos quartiers de nuit près d'un coude de la rivière où nous tendions trois filets que nous portions avec nous. Le lendemain matin nous trouvions deux ou trois poissons de l'espèce *charioub* (*salmo thymallus*), qui venaient bien à point; car sans cela nous n'aurions eu pour toute nourriture que du gruau et du beurre rance.

La ville d'Oudskoï (*Ut* en yakoute), où nous arrivâmes au milieu de l'été, est située sur la rive gauche du fleuve *Ut*, dans une contrée où la haute montagne s'abaisse et forme une vallée passablement large. Elle est à neuf kœs de la mer d'Okhotsk. Sa population se compose d'un ecclésiastique, d'un marguillier, d'un capitaine de cosaques qui est gouverneur et a sous ses ordres plus de cinquante hommes; d'une dizaine de paysans, de six à sept cosaques, de trois à quatre Yakoutes, enfin de trois à quatre cents Tongouses, qui n'ont pas de demeure fixe, mais qui errent l'hiver et l'été, et se transportent de lieu en lieu pour chasser. Ayant mission d'étudier les mœurs et l'industrie de ce peuple, je fus forcé de parcourir toute la contrée; après avoir pris un peu de repos, je m'embarquai donc avec deux cosaques et deux guides, et je descendis le fleuve *Ut* qui se jette dans la mer.

À son embouchure stationnent deux ou trois Tongouses, qui prennent une immense quantité de *kætæ* (espèce de truite), de chiens de mer, et font des provisions d'huile de baleine. Chaque année les flots poussent à l'entrée du fleuve une ou deux baleines longues de six à sept brasses. On tue à coups de fusil les gros chiens de mer et à coups de bâton leurs petits, qui restent à sec lors de la basse marée. On taille en courroies une partie de leur peau, et on met le reste sécher à la fumée, pour en faire des semelles de souliers. Il n'est guère d'animaux qui donnent d'aussi bon cuir. On trouve aussi dans ces parages beaucoup d'oies, de canards, et surtout une innombrable quantité de bécasses de mer de diverses espèces. Lors du reflux, ces bécasses descendent vers la mer et se posent sur les petits îlots; mais, ne trouvant pas suffisamment de place, elles s'entassent les unes sur les autres. J'en ai tué jusqu'à cinquante-cinq d'un seul coup de fusil quand elles prenaient leur volée.

Après avoir passé quatre jours en ce lieu, je retournai vers la place-frontière d'Oudskoï, accompagné de six hommes, portés par deux nacelles en peuplier creusé. Le premier jour, nous ne pûmes avancer qu'à coups de gaffes ferrées, vu la force du courant; le soir et toute la nuit il tomba de la pluie, et le lendemain matin l'eau atteignait l'épais fourré qui couvre les rives. Dans cette saison il pleut quinze jours sans discontinuer. De peur d'être arrêtés trop longtemps, si nous faisons halte, et d'être bientôt à bout de provisions et de forces, nous résolûmes de n'épargner aucun effort pour remonter le fleuve. Pendant cinq jours nous nous avançâmes d'arbre en arbre le long de ses bords; nous étions exténués, nous n'avions plus de vivres, et nous étions encore éloignés d'Oudskoï de trois kœs par eau, d'un et demi à travers le bois. Nos guides affirmant que les trois ruisseaux qui serpentaient dans la forêt ne nous empêcheraient pas de passer, je m'armai d'un fusil et d'une hache, et au soleil levant je partis à pied avec un cosaque et un guide. Nous voulions parcourir le bois et rentrer le soir avec du gibier pour ceux des nôtres qui restaient dans les embarcations. Mais nous ne pûmes exécuter ce projet; à peine avions-nous fait un quart de kœs que nous rencontrâmes un ruisseau débordé. Nous perdîmes la moitié de la journée à remonter vers la source, que nous traversâmes ayant de l'eau jusqu'à la ceinture. Le soir au coucher du soleil, trouvant un autre cours d'eau, qui avait plusieurs kœs de long et qu'il était impossible de tourner, nous passâmes la nuit sur la rive, exposés à la pluie et n'ayant aucune couverture. On alluma à grand-peine un feu de bois humide, qui brûlait mal et donnait beaucoup de fumée, mais peu de chaleur. Nous fûmes toute la nuit à grelotter; le lendemain à la pointe du jour, nous fîmes un radeau avec quatre ou cinq baliveaux, afin que deux d'entre nous pussent passer à la fois sur la rive opposée. Nous n'eûmes fini qu'à midi; mais comme le bois dont nous nous étions servis était imprégné d'eau, le radeau ne pouvait porter qu'une personne; le guide seul y monta afin de se rendre à Oudskoï, pour envoyer une nacelle à notre rencontre. Mais lorsque l'embarcation fut au milieu de la rivière, elle se sépara en deux et le guide tomba à l'eau, poussant des cris de détresse qui nous perçaient le cœur; car, bien que nous fussions tout au plus à dix brasses de lui, nous n'avions ni la force ni les moyens de lui porter secours. Heureusement il savait nager, et, à notre grande joie, il revint à la surface de l'eau. Le courant l'ayant porté sur un bas-fond, il se remit debout, et après s'être reposé, étant dans l'eau jusqu'au cou, il repartit pour Oudskoï. Resté seul avec mon cosaque, j'allumai du feu en plusieurs endroits pour écarter les ours. Au lever du soleil nous eûmes la joie de voir arriver deux hommes dans une barque. Ils nous transportèrent sur l'autre rive, et vers minuit nous rentrâmes à Oudskoï, n'ayant pas un seul fil sec dans nos vêtements, et n'ayant rien mangé depuis deux

jours. Nous avons voyagé sept jours de suite avec des habits mouillés; aucun de nous pourtant ne fut malade.

Notre seconde excursion fut encore plus pénible. C'était en septembre; les nuits devenaient froides, et les eaux, moins profondes, commençaient à se couvrir de glace. Je m'embarquai de nouveau avec mes deux cosaques et trois guides pour aller trouver à dix kœs une assemblée de Tongouses. Lorsque je revins à Oudskoï, il neigea dans le premier lieu où je m'arrêtai; les guides, en se levant la nuit, ne retrouvèrent pas un seul de nos dix rennes, qui avaient été dispersés par un loup. Ils se mirent tous trois à leur recherche, et je restai seul avec mes cosaques; ils furent absents trois jours pendant une pluie continuelle mêlée de neige. Les vivres, dont nous nous étions pourvus pour six à sept jours, étaient entièrement épuisés; la place, que nous occupions, s'était changée en mare, et nous étions dans une triste position. Le quatrième jour nos guides ramenèrent six rennes, qu'ils avaient eu bien de la peine à trouver; quant aux autres, ils en avaient perdu la trace. Nous partîmes le même jour, après avoir eu toutes les peines du monde à faire dégeler notre tente, qui était couverte de neige et d'un verglas épais de trois doigts.

Le mois de septembre est, comme je l'ai fait remarquer, peu propice aux voyages. Une mince couche de glace, recouverte de neige, s'étendit sur les rivières remplies d'herbes, sur les fleuves qui sortent des lacs et sur les eaux fangeuses; n'étant pas assez forte pour supporter une lourde charge, elle rompt dès que l'on y pose le pied; parfois les rennes disparaissent et le voyageur tombe à l'eau, s'il ne prend de grandes précautions.

À peine avions-nous quitté le lieu du campement, que j'enfonçai dans l'eau; trempé jusqu'aux os, je voyageai depuis midi jusqu'à la nuit noire et pendant six à sept heures je ne fus qu'un glaçon: mes bras et mes pieds étaient tellement transis que je ne les sentais plus; je m'attendais à être atteint d'une grave maladie; mais un grand brasier, du thé et de chaudes couvertures me remirent parfaitement. Le surlendemain nous arrivâmes à la place-frontière (*Oudskoï*); j'y passai environ dix jours à faire mes préparatifs, après quoi j'entrepris mon grand voyage, avec mes deux cosaques, deux guides et trente rennes. C'était à la fin de septembre où toutes les eaux sont gelées et où la neige tombe en grande abondance.

Boroukan. — Une halte dans la neige. — Les rennes. — Le mont Byraya. — Retour à Oudskoï et à Yakoutsk.

Nous nous rendîmes à Boroukan, qui est à cinquante kœs au sud-est d'Oudskoï, et à trois ou quatre jours de voyage de l'embouchure du fleuve Amour, qui se décharge dans la mer. Il y a cinquante kœs de Boroukan à la source du Byraya, et trente kœs du Byraya au fleuve Silimdji, qui est à soixante kœs d'Oudskoï.

Le premier jour de notre voyage, nous fîmes halte après n'avoir parcouru que deux kœs. Aussitôt on déchargea les rennes et on les mit en liberté, après leur avoir suspendu au cou un billot long d'une brassé et gros comme le bras, disposé de manière à leur frapper les genoux et à les empêcher de courir s'ils s'enfuyaient quand on voudrait les reprendre. Ensuite un guide sonda la neige avec une longue perche pour chercher un sol ferme. Tandis que mes deux cosaques et moi nous détournions avec des pelles la neige épaisse, un des guides fendait du bois en petits morceaux pour allumer le feu; l'autre coupait une trentaine de perches, les dépouillait de leurs branches et les apportait dans l'emplacement que nous avions mis à découvert. Après avoir dressé trois perches liées ensemble par l'un des bouts, on disposa les autres tout autour et on les recouvrit de larges peaux de rennes, tannées et cousues l'une avec l'autre. On ménagea en haut une petite ouverture pour laisser passer la fumée, et on entoura de neige cette tente conique, ne laissant qu'un étroit passage, par où l'on pouvait à peine entrer en rampant. Ensuite on joncha le sol d'une multitude de petites branches, sur lesquelles on étendit une couche de fourrures. Au milieu de la tente, on alluma du feu avec les éclats de bois fendu et l'on fit fondre de la neige dans la marmite et la théière. Les préparatifs de notre souper nous prirent beaucoup de temps; il était minuit lorsque nous nous mîmes au lit. Le feu jetait une fumée si épaisse et si irritante pour les yeux, que l'on ne pouvait rien voir dans la yourte.

En nous levant le matin, avant l'aurore, nous tirâmes nos vêtements de dessous la neige où nous les avions mis pour qu'elle absorbât l'humidité, et nous prîmes du thé dès que nous fûmes habillés. Quand il fut jour, les guides se munirent de leur *jazo* pour aller arrêter les rennes. Voici la manière dont ils s'y prennent: ils s'enroulent autour de la main droite une corde mince, longue de plus de vingt brasses, de telle façon que le peloton ne soit pas plus gros qu'une soucoupe à thé. À une distance de plus de dix brasses, ils lancent aux cornes de l'animal le lazo dont ils tiennent les deux extrémités dans la main gauche. La corde part avec la rapidité d'une flèche, siffle et atteint toujours son but. Quand le renne se sent pris, il reste immobile et se laisse attacher par la tête. En hiver les Tongouses se gèlent souvent les doigts pendant cette opération, quoiqu'ils soient habitués à toutes les rigueurs de la température.

Lorsque les guides eurent ramené les rennes, ils les chargèrent, et nous partîmes au lever du soleil, après avoir enroulé les peaux, emballé les vases et les gibecières. C'est de cette façon que je voyageai tout l'hiver, pendant sept mois, sans coucher une seule nuit sous un toit. Ce n'est que dans trois lieux de réunion, où je fis une halte de deux jours, que je trouvai environ dix yourtes tongouses.

La surface de cette immense contrée, qui a plus de deux cents kœs d'étendue, est couverte d'épaisses forêts, de montagnes rocheuses et de cours d'eau; nulle part on ne trouve de chemin. Les guides tongouses connaissent le nom de chaque fleuve, de chaque rivière et découvrent facilement, sans s'égarer, le but où ils se rendent. Dans beaucoup d'endroits, où la neige est profonde d'une brasse, ils chaussent leurs patins et partent en avant, avec des rennes non chargés, pour frayer le chemin. On traverse à pied trois ou quatre verstes de broussailles impénétrables, en s'ouvrant passage avec une serpe. Dans ces régions impraticables, on ne fait guère qu'un kœs par jour.

C'est au milieu de l'hiver que je franchis le Byraya, montagne extrêmement élevée, au pied de laquelle j'avais

passé la nuit. Je n'en atteignis le sommet que vers le crépuscule du soir. Cette ascension fut des plus pénibles: sur notre route nous eûmes à détourner avec des pelles la neige profonde d'une brasse et recouverte d'une croûte dure. Nous rencontrâmes un bloc de pierre vertical, haut d'une brasse; l'un de nous l'escalada avec la plus grande peine, et tira en haut l'un des guides au moyen d'une corde. Il fallut décharger les rennes et les hisser en l'air, un à un, en déployant la plus grande somme possible de forces. Quand toutes les bêtes furent en haut, nous montâmes nous-mêmes l'un après l'autre le long d'un câble. On n'oublie jamais les fatigues d'une telle journée. Nos provisions de bouche étaient à peine suffisantes; malgré le froid, nous étions tout en nage dans nos vêtements de peau; le vent était si violent que l'on ne pouvait se tenir debout. Je ressemblais à un Tongouse qui a longtemps souffert; le vent et le grand air pendant le jour, la fumée et l'ardeur d'un brasier pendant la nuit, m'avaient donné un teint de Giliak. On ne me reconnaissait pour Russe qu'à la couleur des cheveux et à la forme du nez.

Je transpirai beaucoup en montant; ne pouvant m'empêcher d'avaloir de la neige en place d'eau, je fus saisi d'un refroidissement et je me sentis pris d'une grande fièvre en arrivant au campement. Le sang me monta à la tête, j'avais le visage en feu, et j'éprouvais des frissons. Dépourvu de médicaments et privé de toute espèce de secours, je me trouvai dans une triste position, ainsi exposé à un vent froid et sifflant sur une haute montagne, au milieu de l'hiver. Je voyais déjà l'ombre de la mort, mais je n'étais pas effrayé, n'ayant ni famille ni parent à laisser dans la misère. Je regrettais seulement que mes peines et celles de mes compagnons dussent avoir si peu d'utilité; je mourrais avant d'avoir pu communiquer à mes supérieurs le résultat des mes explorations, et presque au moment d'achever mon grand voyage et de m'en retourner.

Je ne raconterai pas la lutte que je soutins toute la nuit contre la mort; mes deux cosaques et les deux guides veillèrent près de moi, plaignant sincèrement mon sort, et prenant garde que je ne me découvrisse; car si je m'étais refroidi, c'en eût été fait de moi. Le matin, je m'endormis, et à mon réveil j'étais baigné de sueur, comme si je fusse sorti de l'eau. Le soir, je n'éprouvais plus qu'un mal de tête, et le lendemain je me remis en route. Je décrirai, quand je trouverai un moment de loisir, ce que je vis et entendis durant cette fièvre.



Campement de Tongouses.—Dessin de Victor Adam d'après Gabriel Sarytchew.

Au bout de six mois, j'avais rempli ma mission et je retournais à Oudskoï.

La contrée que j'eus à traverser est difficile à explorer, à cause de ses chemins impraticables, de ses bois impénétrables, de ses montagnes inaccessibles et de ses nombreux cours d'eau; mais elle est riche en animaux de toute espèce, dont voici les noms: panthère, ours, loup, glouton, lynx, renard noir, renard charbonnier, zibeline, écureuil, lièvre, loutre, élan, renne sauvage, chevreuil, daim, mouton sauvage, musc, sanglier, écureuil volant, chauve-souris, souris de toute sorte, hermine; et parmi les oiseaux: cigogne blanche, cygne, canard, plongeon, oie, grue, gelinotte de bruyère, poule de coudrier, perdrix blanche, canard noir, karaky, bécasse.

Il me fallut encore quinze jours pour terminer mes affaires, puis je repartis pour Yakoutsck au mois d'avril.

Dans cette saison le voyage est difficile et périlleux; l'ours sort de son repaire, et lorsqu'il est affamé, se jette sur le premier être vivant qu'il rencontre. Lorsqu'il est le plus fort, il n'y a pas moyen d'échapper; il lui faut de la chair et du sang; celui qui n'en a pas à lui jeter doit voyager avec la plus grande circonspection, s'il ne veut payer de sa propre personne.

Traduit par E. BEAUVOIS.

(La fin à la prochaine livraison.)



Chamans yakoutes.—Dessin de Victor Adam d'après le comte de Rechberg.

**VOYAGE AU PAYS DES YAKOUTES
(RUSSIE ASIATIQUE),
PAR OUVAROVSKI^[17].
1830-1839.**

Viliouisk. — Sel tricolore. — Bois pétrifié. — Le Sountar. — Nouveau voyage.

Il est d'autres dangers qui tiennent à la nature du chemin; en avril la glace nage sur tous les fleuves; les eaux qui descendent des montagnes gonflent non-seulement les grandes rivières, mais encore les ruisseaux qui débordent en bouillonnant dans les fourrés épais. Lorsque l'on passe à travers un de ces courants, l'eau jaillit jusque par-dessus la selle, même quand elle ne baigne d'abord que les pieds de l'animal. Un jour mon renne glissa en posant le pied sur une grosse pierre ronde qui était sous l'eau, et s'abattit: l'eau rapide me couvrit les épaules, et si je ne m'étais appuyé sur un bâton et accroché à la selle du renne, j'aurais perdu l'équilibre et été entraîné en un clin d'œil; ni la présence d'esprit, ni la force, ni l'agilité n'auraient pu me sauver.

En d'autres endroits, les rennes sautent tous à la fois dans la rivière, et il faut que le voyageur se laisse glisser adroitement, de manière à tomber à califourchon sur l'un des quadrupèdes. On répète jusqu'à dix fois par jour ces pénibles manœuvres; et quand vient le soir, on ne trouve pas même un lieu sec pour s'y reposer; le sol, détrempé par l'eau qui descend de la montagne, n'est qu'une boue épaisse où l'on enfonce jusqu'aux genoux. Il ne faut pas songer à y dresser une tente ou à y faire du feu. Aussi ne se donne-t-on pas même la peine de chercher un lieu de campement; on coupe deux gros arbres que l'on étend par terre; puis on place en travers de jeunes mélèzes, sur lesquels on se fait un lit et où l'on dépose les ballots. Préparer son repas est alors un tour d'adresse dont le mérite revient tout entier à la nécessité.

En repassant au lieu de réunion, près de l'Outchour, je m'y arrêtai quatorze à quinze jours, et j'arrivai à Yakoutsk au milieu de l'été, après avoir lutté dix-sept mois contre des difficultés inouïes.

Un mois après l'on m'envoya à Olekminsk (en yakoute Aïannach), qui est à une distance de soixante kœs. À peine de retour, je partis au milieu de l'hiver pour Viliouisk (en yakoute Bulu), d'où je revins par Sountar et Olekminsk, après avoir fait un trajet de deux cent trente kœs. Je dois dire en passant quelques mots de la

ville de Viliouisk.

Elle est située à soixante kœs à l'ouest d'Yakoutsk, sur un fleuve appelé Vilioui. Entre ces deux villes se trouve un désert de près de quarante kœs. Les environs de Viliouisk, peuplés de trente mille hommes, sont très-abondants en eaux, en bois, en pâturages, en gibier, en poisson, en quadrupèdes, en oiseaux des forêts. Aussi n'est-il pas de contrée où les habitants jouissent de plus d'aisance; on n'y connaît ni la disette, ni la faim, et on peut dire sans exagération que ce pays est plein des bénédictions de Dieu. Je le savais déjà; car, cinq ans auparavant, j'avais visité ce district, en compagnie du gouverneur.

Viliouisk est en outre remarquable par trois phénomènes naturels.

Sur les bords de la rivière Kæmpændæi^[18], on voit s'élever en hiver une énorme masse de sel de trois couleurs; blanc, clair et transparent; jaune rouge, et bleu d'azur. Il est deux fois plus salé que les autres sels. Il n'y a que les habitants de Viliouisk, qui en fassent usage; on n'en transporte ni à Yakoutsk ni ailleurs, parce qu'il passe pour trop cher, je ne sais pourquoi. Cet excellent sel fond rapidement par les pluies de printemps et d'été, mais il en reparaît d'autre l'hiver suivant.

Les rives des fleuves et des rivières sont jonchées de précieuses pierres transparentes, qui n'ont pas de nom en yakoute; si quelque connaisseur visitait ces lieux, il y pourrait faire une précieuse collection.

La troisième curiosité consiste en une quantité considérable de bois pétrifié. On rapporte que des arbres entiers, avec leurs racines et leurs branches, sont tombés dans le fleuve, sur les bords duquel ils étaient suspendus, et ont été changés en pierres; j'en ai vu de mes propres yeux et j'ai même acheté un tronçon de bouleau, qui, avec les bulbes mdrées de sa racine, est tellement pétrifié, que l'on en peut faire jaillir des étincelles.

Dans la contrée de Sountar, à cent kœs au sud-ouest de Djokouskaï, le blé croît extraordinairement bien. Les ecclésiastiques du pays n'achètent jamais de farine pour leur consommation. C'est par routine que les Yakoutes négligent de cultiver le blé, qui serait une richesse pour leur pays.

Ces voyages perpétuels détérioraient insensiblement ma santé; le froid excessif de l'hiver et les chaleurs de l'été me causaient des maladies dont je n'avais jamais souffert. Comme j'étais sur le point de demander ma retraite, il vint de Russie une commission chargée d'imposer un nouveau tribut aux Yakoutes; elle devait faire des excursions dans tous les lieux habités par ce peuple et par les Tongouses; ses instructions portaient aussi qu'elle visiterait le pays d'Oudskoï. Mais comme il lui aurait fallu beaucoup de temps pour faire ce long et pénible voyage, et que les frais de transport de plus de dix personnes, y compris l'interprète, le secrétaire et les cosaques, se seraient élevés à plus de mille roubles (4000 fr.), il fut décidé que je partirais seul pour Oudskoï.

J'étais parfaitement au fait des fatigues sans fin qui m'attendaient dans ce voyage. Comme il n'y avait que quelques mois que j'étais de retour, je n'avais pas oublié et je n'oublierai jamais ce que j'y avais souffert. De plus, j'étais si faible qu'il était bien douteux que je fusse en état de supporter ces nouvelles épreuves. J'avais le cœur rempli de sombres pressentiments en songeant que je n'étais pas encore libre de quitter Yakoutsk, et que j'avais sans doute encore longtemps à y rester. Cependant je ne pus, vu l'importance de la mission qui m'était confiée, refuser de la remplir. Comme je m'étais fait une loi de ne jamais me soustraire à un ordre impérial ni à ma destinée, je domptai mon esprit et mon corps, et je partis une seconde fois pour Oudskoï, accompagné d'un cosaque.

Ce voyage dura sept mois, pendant lesquels j'eus beaucoup à souffrir; le jour, je supportais les mêmes fatigues que j'ai déjà décrites; la nuit, je rédigeais sans interruption les renseignements que l'on m'avait ordonné de recueillir. D'après mes instructions, j'avais à décrire la manière de vivre de tous ceux qui portent le nom de Tongouses, et à supputer la quantité de gibier tué par eux dans les dix années précédentes. Il fallait donc dresser la liste de tout ce qu'ils abattent dans leurs chasses, depuis l'hermine jusqu'à l'ours, depuis le coq de bruyères jusqu'à la cigogne blanche. La nature du gibier formait la base du nouveau tribut. Après avoir rempli cette mission et réglé beaucoup d'autres affaires, je revins, et je donnai ma démission aussitôt après mon retour.

Voilà le tableau de ma vie: on n'y trouvera ni grande action, ni découverte; ce n'était pas dans ma destinée! Je ne parlerai donc plus de moi; mais il me reste à dire quelques mots sur le pays et la nation des Yakoutes.

Description du pays des Yakoutes. — Climat. — Population. Caractère. — Aptitudes. —
Les femmes yakoutes.

La contrée présente deux aspects différents: à l'est et au sud de Yakoutsk, elle est couverte de hautes montagnes rocheuses; à l'ouest et au nord, c'est une plaine où il croît des arbres épais et touffus; le sol, étant composé de terreau, possède une force de végétation sans égale. Au premier mai la pointe du gazon est à peine visible sous la neige, mais à la fin du même mois, tout ce qui porte le nom d'arbres a développé ses feuilles larges ou aciculaires, et la campagne est couverte de verdure. Dans les îles du fleuve, le foin s'élève, dans l'espace d'un mois, jusqu'à la hauteur d'un homme à cheval. La chaleur du soleil ne dégèle la surface de la terre qu'à trois ou quatre emfans de profondeur. Au-dessous tout est gelé jusqu'à cinquante brasses larges. On n'a pu descendre plus bas.

On rencontre une innombrable quantité de cours d'eau, dont l'étendue et la profondeur sont considérables. Les rivières seraient parfaitement appropriées à la navigation, si leurs rives étaient habitées. Mais il n'y a pas de villes, et les eaux n'ont à porter que des barques faites de sept planches, ou des canots de bois ou d'écorce, qui peuvent tenir deux ou trois personnes. Les lacs très-nombreux nourrissent toutes sortes de

poissons. Les gens laborieux peuvent toujours vivre de la pêche. À cette occasion, je dois mentionner, en passant, un phénomène curieux: entre Yakoutsk et Viliouisk, il y a un lac de sept kœs de large; les Yakoutes qui habitent sur ses rives m'ont raconté qu'ils se souvenaient d'avoir vu en sa place un terrain sec; un jour l'incendie d'un pré ou la foudre mirent le feu aux arbres du bois, qui brûlèrent avec leurs racines et le gazon jusqu'à la profondeur de trois ou quatre emfans. En deux ou trois ans, les neiges et les pluies formèrent dans la place consumée un amas d'eaux qui, à force d'être remuées par les vents, se creusèrent un lit de deux ou trois brasses. Les habitants ne pouvaient concevoir comment il était venu des poissons dans ce lac, qui ne communiquait avec aucun autre. Voici l'explication que je crus pouvoir leur donner, et ils s'en montrèrent satisfaits. Les mouettes elles hirondelles de mer, qui fréquentent ce lac, ont avalé ailleurs des œufs de poissons; ces oiseaux ayant le gésier chargé de plus d'aliments qu'il n'en peut porter, les évacuent avant de les avoir digérés; le frai éclôt quand il se trouve de nouveau mis en contact avec l'eau, et voilà d'où viennent les poissons.

L'intensité du froid est très-grande dans ce pays, plus grande, je crois, que dans toute autre contrée de la Sibérie. L'instrument^[19] avec lequel les Russes mesurent la température varie, pendant quatre mois de l'hiver, de quarante à quarante-neuf degrés. Malgré la rigueur du froid, l'homme n'éprouve d'autre incommodité que la toux et le rhume, et les indigènes ne cessent pas de sortir et même de voyager. Dans les endroits que frappent les rayons du soleil, la chaleur n'est pas moins excessive en été que le froid en hiver; alors on ne peut plus se remuer; il est impossible de marcher nu-pieds sur le terrain sablonneux. Aussi les Yakoutes se passent-ils de chaussures plutôt en hiver qu'en été. Le chaud est beaucoup plus préjudiciable que le froid à la santé de l'homme; il cause des diarrhées de sang qui emportaient beaucoup de Yakoutes dans le temps que ceux-ci vivaient de lait en été. Il est à regretter que les médecins russes ne connaissent aucun remède pour guérir cette maladie.

Le pays des Yakoutes est tellement étendu, que la température est loin d'être la même partout; à Olekminsk, par exemple, le blé réussit très-bien, parce que la gelée blanche y arrive plus tard; à Djigansk, au contraire, la terre ne dégèle qu'à deux emfans de profondeur; la neige y tombe dès le mois d'août.

La population yakoute s'élève à cent mille hommes, et au double si l'on compte les femmes. Ils sont tous baptisés selon le rite russe, à l'exception de deux ou trois cents peut-être; ils pratiquent les commandements de l'Église; ils se confessent annuellement, mais peu d'entre eux reçoivent la communion, parce qu'ils n'ont pas coutume de jeûner. Ils ne sortent pas le matin avant d'avoir prié Dieu, et ne se couchent pas le soir sans avoir fait leurs dévotions. Lorsque la fortune leur est favorable, ils louent le Seigneur; quand il leur arrive du malheur, ils pensent que c'est une punition que Dieu leur inflige en punition de leurs péchés, et sans se laisser abattre, ils attendent patiemment un meilleur sort. Malgré ces louables sentiments, ils conservent encore quelques croyances superstitieuses et notamment la coutume de se prosterner devant le diable; lorsque surviennent les longues maladies et les épizooties, ils font faire des conjurations par leurs chamans et offrent en sacrifice une pièce de bétail d'un pelage particulier.

Les Yakoutes sont de moyenne stature, mais on peut les regarder comme des hommes robustes; leur visage est un peu plat, leur nez de grosseur proportionnée, leurs yeux sont bruns ou noirs, leurs cheveux noirs, lisses et épais; ils n'ont jamais de barbe; leur teint n'est ni blanc ni noir; la couleur de leur peau change trois ou quatre fois par an: au printemps par l'effet de l'air, en été par celui du soleil, en hiver par celui du froid et de la flamme du feu. En automne ou à la fin de l'été, le travail de la fauchaison ou la disette les fait maigrir; en été, avant la fenaison, ou à l'a fin de l'automne, l'abondance du lait, de la crème, des kymys et des viandes leur donne de l'embonpoint.

Ne faisant jamais la guerre, par suite de leur caractère pacifique, ils ne peuvent passer pour des héros; mais on doit les tenir pour issus de bonne race, vu l'agilité et la vivacité de leurs mouvements, l'affabilité de leurs paroles et leur sociabilité.

Ajoutons qu'ils sont très-intelligents. Il leur suffit de s'entretenir une heure ou deux avec quelqu'un pour connaître ses sentiments, son caractère, son esprit. Ils comprennent sans difficulté le sens d'un discours élevé, et devinent, dès le commencement, ce qui va suivre. Il y a peu de Russes, même des plus artificieux, qui soient capables de tromper un Yakoute des bois.



Femme yakoute.—Dessin de Victor Adam d'après Hempel et Geissler.

Le peuple yakoute est le seul qui donne à boire et à manger pour rien aux voyageurs; et c'est en quoi la bonté des Yakoutes se manifeste clairement. Entrez dans la tente de l'un d'eux, il vous offrira tout ce qu'il a de provisions; restez-y une semaine, restez-y même un mois, il vous rassasiera toujours, ainsi que votre cheval. Il tient non-seulement pour une honte, mais aussi pour un péché, de recevoir aucun paiement en retour de l'hospitalité qu'il vous donne. «C'est Dieu, dit-il, qui donne le boire et le manger, afin que tous les hommes en puissent profiter; je suis pourvu de vivres, mon voisin ne l'est pas, je dois partager avec lui ce qui vient du Créateur.» Si vous tombez malade dans sa tente, tous les membres de la famille se relayeront pour vous veiller et pourvoir à vos besoins dans la mesure de leurs moyens.

Ils honorent leurs vieillards, suivent leurs conseils et professent que c'est une injustice ou un péché de les offenser et de les irriter. Quand un père a plusieurs enfants, il les marie successivement, leur bâtit une maison à côté de la sienne et partage avec eux ce qu'il possède en bétail et en biens. Même séparés de leurs parents, les enfants ne leur désobéissent en rien. Quand un père n'a qu'un fils, il le garde avec lui et ne s'en sépare que dans le cas où il perd sa femme et se remarie avec une autre qui lui donne des enfants.

Le Yakoute estime sa richesse en proportion du bétail qu'il possède; l'amélioration de ses troupeaux est sa première pensée, son premier désir; ce n'est qu'après y avoir réussi, qu'il songe à amasser de l'argent et d'autres biens.



Poteaux des frontières du pays des Yakoutes et de la Chine^[20].—Dessin de Victor Adam d'après Folk.

Il est grand amateur de brandevin et de tabac: qu'on lui donne de l'un et de l'autre, il ne demandera pas à manger. Quand vous voyagez, entrez avec autant de vin que vous voudrez dans la tente d'un Yakoute, vos vases seront vides quand vous en sortirez. Il n'y a qu'un artifice qui puisse sauver votre provision. Aussitôt que vous arrivez chez un riche Yakoute, donnez-lui un œsmunæ (deux bouteilles de brandevin); avec cette liqueur, il s'enivrera parfaitement, lui, sa famille et dix camarades, et se tiendra satisfait; si vous ne lui en donnez qu'un verre, adieu votre brandevin. Le lendemain, en voyant vos bouteilles vides, vous vous rappellerez trop tard ce dicton: il a tout avalé.

Le Yakoute n'a pas d'égal pour la patience à supporter le besoin; ce n'est rien pour lui que de travailler trois ou quatre jours sans rien manger. Pendant trois mois, il ne vit que d'eau et d'écorce de pin, et pense qu'il en doit être ainsi. Les pauvres gens passent pour des gloutons aux yeux des Russes, parce qu'ils mangent beaucoup quand ils ont une bonne nourriture. Mais, à mon avis, quand on s'expose à supporter la faim comme eux, pendant plusieurs jours ou même plusieurs mois, on peut bien montrer quelque avidité pour peu que l'on se trouve à une bonne table.

Tous les peuples sont sujets à la colère; elle n'est pas étrangère aux Yakoutes, mais ils oublient facilement les griefs qu'ils ont contre quelqu'un, pourvu que celui-ci reconnaisse ses torts et s'avoue coupable.

Les Yakoutes ont d'autres défauts, qu'il ne faut pas attribuer à des dispositions innées; quelques-uns d'entre eux vivent de bétail volé; il est vrai que ce ne sont que des malheureux; quand ils ont pris, sur la chair d'une bête volée, de quoi manger deux ou trois fois, ils abandonnent le reste; cela montre que leur seul mobile est la faim, dont ils ont souffert pendant des mois et des années. De plus, quand on découvre le voleur, les princes (kinæs, du russe kniaz) le font frapper de verges, selon l'ancienne coutume, au milieu de l'assemblée. Celui qui a subi une telle punition en conserve la flétrissure jusqu'à sa mort; il ne peut plus être témoin, et ses paroles ne sont d'aucune valeur dans les réunions où délibère le peuple; on ne le choisit ni pour prince, ni pour *starsyna* (du russe *starchina*, ancien). Ces usages prouvent que le vol n'est pas devenu une profession chez les Yakoutes; le voleur est non-seulement puni, mais il ne recouvre jamais le nom d'honnête homme.

Le Yakoute est processif; un parent ou un étranger achète à crédit par exemple une vache qu'il ne paye pas, sous prétexte qu'il use du bénéfice de la compensation. Le vendeur le poursuit devant le chef et le prince; l'affaire passe ensuite par tous les degrés de juridiction, jusqu'à ce que les frais aient absorbé la valeur de vingt vaches et quelquefois tous les biens des plaideurs. Mais ce n'est pas toujours de leur propre mouvement qu'ils se jettent dans la voie ruineuse des procès; ils y sont souvent poussés par des gens malintentionnés, qui trouvent profit à faire des écritures.

Il suffit qu'un Yakoute veuille devenir maître dans quelque art pour qu'il y parvienne; il est tout à la fois orfèvre, chaudronnier, maréchal, charpentier; il sait démonter un fusil, sculpter des os, et avec un peu

d'exercice, il est capable d'imiter tout objet d'art qu'il a examiné. Il est à regretter qu'ils n'aient pas de maîtres pour les initier à des arts plus élevés; car ils seraient en état d'exécuter des travaux extraordinaires.

Ils excellent à manier le fusil; ni le froid, ni la pluie, ni la faim, ni la fatigue ne les arrêtent dans la poursuite d'un oiseau ou d'un quadrupède. Ils chasseront un renard ou un lièvre deux jours entiers, sans avoir égard à la fatigue ou à l'épuisement de leur cheval.

Ils ont beaucoup de goût et d'aptitude pour le commerce, et savent si bien faire valoir la forme et la couleur de la moindre peau de renard ou de zibeline, qu'ils en tirent un prix élevé.

Les crosses de fusil qu'ils fabriquent, les peignes qu'ils taillent et ornent, sont des ouvrages achevés. On doit aussi remarquer que leurs outres de peau de bœuf ne se corrompraient jamais, quand elles resteraient dix ans pleines d'aliments liquides.

Parmi les femmes yakoutes, il y en a beaucoup qui ont de jolis visages; elles sont plus propres que les hommes; comme tout leur sexe, elles aiment les parures et les beaux atours. La nature ne les a pas dépourvues de charmes. Elles dissimulent leur inclination pour tout autre que leur mari, et elles ont à cœur de conserver leur réputation intacte. On ne doit donc pas les compter au nombre des femmes mauvaises, immorales et légères. Elles honorent à l'égal de Dieu, le père, la mère et les parents âgés de leur mari. Elles ne se laissent jamais voir tête et pieds nus. Elles ne passent pas devant le côté droit de la cheminée et n'appellent jamais par leurs noms yakoutes les parents de leur mari. La femme qui ne répond pas à ce portrait est regardée comme une bête sauvage, et son mari passe pour fort mal loti.

Traduit par E. BEAUVOIS.

GRAVURES.

Chapelle de Sainte-Rosalie (près Palerme).	Des Gravures.
Types et costumes siciliens.	Rouargue.
Ruines à Girgenti (Agrigente).	Rouargue.
Vue de Syracuse.	Rouargue.
Taormine et l'Etna.	Rouargue.
La Marine à Messine.	Rouargue.
Rocher de Scylla.	Rouargue.
Stromboli.	Rouargue.
Pigeonnier près d'Ispahan.	Jules Laurens.
Pont d'Allah-Verdi-Khan sur le Zend-è-Roud, à Ispahan.	Jules Laurens.
Collège de la Mère du roi, à Ispahan.	Jules Laurens.
Une peinture indienne dans le palais des Quarante-Colonnes, à Ispahan.	Jules Laurens.
Entrée de Kaschan.	Jules Laurens.
Une caravane persane au repos.	Jules Laurens.
Types persans.	Jules Laurens.
Faubourg de Téhéran.	Jules Laurens.
La porte de Schah-Abdoulazim.	Jules Laurens.
Dans une cour, à Téhéran.	Jules Laurens.
Types et portraits persans.	Jules Laurens.
Groupe de Persans.	Jules Laurens.
Dans l'Enderoun (appartement intérieur — Costumes d'intérieur et de sortie).	Jules Laurens.
Choix d'armes, d'instruments et objets divers persans.	Jules Laurens.
Le Démavend.	Jules Laurens.
Vue de l'île Saint-Thomas.	de Bérard.
Saint-Pierre, à la Martinique.	de Bérard.
Cataracte de Weinachts (Guyane anglaise).	de Bérard.
Une sucrerie à la Guadeloupe.	de Bérard.
La Pointe-à-Pître, à la Guadeloupe.	de Bérard.
Le port d'Espagne, à la Trinidad.	de Bérard.
La baie de Panama.	de Bérard.
Vue des Bermudes.	de Bérard.
Costumes norvégiens d'Hitterdal.	Pelcoq.
La vallée de Bolkesjö.	Doré.
Costumes du Téliemark.	Pelcoq.
La vallée de Vestfjordal.	Doré.
Intérieur d'auberge à Bolkesjö.	Lancelot.
Église d'Hitterdal.	Wormser.
Le Rjukandfoss.	Doré.
Un chalet à Bamble.	Lancelot.
Vue du lac Bandak.	Doré.
Le lac Flatdal.	Doré.
Fjord de Gudvangen.	Doré.
Église de Bakke.	Doré.
Route de Stalheim.	Doré.

Le Vöringfoss.	Doré.
Vallée de l'Heimdal.	Doré.
Femme du Sogn.	Pelcoq.
Une noce en Norvège.	Pelcoq.
Le marché aux grains (Suez).	Karl Girardet.
Port de Suez.	Karl Girardet.
Cimetière européen à Suez.	Karl Girardet.
Qosséir.	Karl Girardet.
Djeddah.	Karl Girardet.
Port de Souakin.	Karl Girardet.
Mosquée de Salonique.	Karl Girardet.
Femmes albanaises, près d'un arabas, à Vasilika.	Villevieille.
Un Juif de Salonique.	Bida.
Une Juive de Salonique.	Bida.
Sceau du monastère de Kariès.	Villevieille.
Vue générale de mont Athos.	Boulangier.
Le Conseil des Épistates au mont Athos.	Pelcoq.
Saint Georges (fresque de Panselinos dans le Catholicon de Kariès).	Karl Girardet.
Monastère d'Iveron.	Pelcoq.
L'higoumène d'Iveron.	Lancelot.
La Phiale ou le Baptistère du couvent de Lavra.	Thérond.
Croix sculptée en bois dans le trésor de Kariès.	Thérond.
Coffret dans le trésor de Kariès.	Thérond.
Peinture de la trapeza de Lavra: les trois patriarches.	Bida.
La confession.	A. Proust.
Bas-relief du couvent de Vatopédi.	Villevieille.
Albanais, soldat de la garde des Épistates.	Karl Girardet.
Vue du couvent d'Esphigmenou.	Lancelot.
Intérieur de la cour principale du couvent slave de Kiliandari.	Villevieille.
La récolte des noisettes au mont Athos.	E. de Bérard.
L'île Chatam, dans l'archipel Galapagos.	E. de Bérard.
Baie de la Poste, dans l'île Floriana (archipel Galapagos).	E. de Bérard.
L'île Charles, dans l'archipel Galapagos.	E. de Bérard.
Aiguade de l'île Charles (archipel Galapagos).	Rouyer.
Oiseaux et reptile (archipel Galapagos).	E. de Bérard.
Côtes de l'île Albermale, dans l'archipel Galapagos.	E. de Bérard.
Oeno, dans l'archipel Pomotou (îles à coraux).	E. de Bérard.
Village de Vanou, dans l'île de Vanikoro (îles à coraux).	E. de Bérard.
Baie de Manevai, dans l'île de Vanikoro (îles à coraux).	E. de Bérard.
Récifs et piton de l'île de Borabora (îles à coraux).	E. de Bérard.
Rade et pic de l'île de Borabora (îles à coraux).	E. de Bérard.
Île de Whitsunday, dans l'archipel Pomotou (îles à coraux).	Fath.
Brun-Rollet.	Victor Adam.
Traîneau yakoute.	Victor Adam.
Une sorcière tongouse.	Victor Adam.
Port d'Okhotsk.	Victor Adam.
Bazar de Nertchinsk.	Victor Adam.
Colonie ou village yakoute.	Victor Adam.
Voyageur russe en Sibérie.	Victor Adam.
Argali (mouton sauvage).	Victor Adam.
Campement de Tongouses.	Victor Adam.
Chamans yakoutes.	Victor Adam.
Femme yakoute.	Victor Adam.
Poteaux des frontières du pays des Yakoutes et de la Chine.	Victor Adam.
Types indigènes (Australie du Sud).	G. Fath.
Sépultures australiennes dans les bois.	Lancelot.
Sépulture australienne au désert.	Doré.
Restes d'un voyageur retrouvés par ses compagnons dans les déserts du lac Torrens.	Doré.
Oasis d'Éderi (Fezzan).	Rouargue.
Mourzouk (capitale du Fezzan).	Rouargue.
Gorge d'Agueri.	Lancelot.
Vallée d'Auderaz.	Rouargue.
Vue d'Agadez.	Lancelot.
Vue de Kano (entrepôt du Soudan central).	Lancelot.
Dendal ou boulevard de Kouka (capitale du Bornou).	Lancelot.
Vue du lac Tchad.	Rouargue.
Village marghi.	Rouargue.
Halte dans une forêt du Marghi.	Rouargue.
Village mosgou.	Rouargue.
Chef mosgovien.	Rouargue.
Intérieur d'une habitation mosgovienne.	Rouargue.
Chef kanembou.	Rouargue.
Entrée du sultan de Baghirmi dans Maséna (sa capitale).	Rouargue.
Une razzia à Barea (Mosgou).	Rouargue.

Vue du marché de Sokoto.	Hadamard.
Bac sur le Niger, à Say.	Rouargue.
Vue des monts Homboris.	Lancelot.
Village sonray.	Lancelot.
Vue de Kabra (port de Tembouctou).	Rouargue.
Camp touareg.	Lancelot.
Arrivée à Tembouctou.	Lancelot.
Vue générale de Tembouctou.	Lancelot.
Portrait en pied du baron de Wogan en costume de voyage.	J. Pelcoq.
Grass-Valley.	J. Pelcoq.
Un claim ou atelier de mineur.	J. Pelcoq.
Forêt de <i>taxodium giganteum</i> ou pins géants.	Lancelot.
Un cañon ou passage de la Sierra-Wah.	Lancelot.
La case du jugement.	J. Pelcoq.
Le poteau de la guerre.	J. Pelcoq.
Types d'Indiennes du Rio-Colorado.	J. Pelcoq.
Grande pagode de Rangoun.	Français.
Bateau à voile sur l'Irawady.	Cliché anglais.
Canot de parade.	Cliché anglais.
Bateau de commerce.	Cliché anglais.
Birmans dans une forêt.	J. Pelcoq.
Pattshaing ou tambour-harmonica.	Cliché anglais.
Pattshaing à baguettes.	Cliché anglais.
Harpe birmane.	Cliché anglais.
Harmonica birman.	Cliché anglais.
Pagode à Pagán.	Cliché anglais.
Représentation théâtrale dans le royaume d'Ava.	Hadamard.
Dagobah ou pagode en forme de cloche.	Cliché anglais.
Intérieur d'une pagode.	Cliché anglais.
Maison de l'ambassade à Amarapoura.	Cliché anglais.
Vallée des puits de bitume.	Karl Girardet.
Types de grands seigneurs et hauts fonctionnaires birmans.	Morin.
Le palais du roi et l'éléphant blanc.	Navlet.
Sculptures comiques dans le monastère royal à Amarapoura.	Lancelot.
Vue du Maha-Toolut-Boungyo (monastère royal à Amarapoura).	Lancelot.
Détails intérieurs du Maha-comiye-peima à Amarapoura.	Navlet.
Une porte à Amarapoura.	Cliché anglais.
Canon birman.	Cliché anglais.
Danse des éléphants.	Cliché anglais.
Canal d'irrigation dans le royaume d'Ava.	Cliché anglais.
Jeunes dames birmanes.	Morin.
Le temple du Dragon.	Lancelot.
Rives de l'Irawady (près des mines de rubis).	Cliché anglais.
Petite pagode à Mengoun.	Cliché anglais.
Grand temple de Mengoun (depuis le tremblement de terre de 1839).	Karl Girardet.
Vallée de l'Irawady au confluent du Myit-Nge.	Paul Huet.
Temple ruiné à Pagán.	Lancelot.
Salces ou volcans de boue à Membo.	Cliché anglais.
Cônes volcaniques dans la plaine de Membo.	Cliché anglais.
Paysans birmans en voyage.	Cliché anglais.
Statue gigantesque de Bouddha à Amarapoura.	Lancelot.
Zanzibar vue de la mer.	E. de Bérard.
Portrait de feu l'iman de Zanzibar.	E. de Bérard.
Pont de la ville de Zanzibar.	E. de Bérard.
Un village de la Mrima.	Lavieille.
Jihoué la Mkoa ou la roche ronde.	Cliché anglais.
La fontaine qui bout (source thermale dans le Khoutou).	Cliché anglais.
Sycomore africain.	Cliché anglais.
L'Ougogo.	Cliché anglais.
Burton et ses compagnons en marche.	Lavieille.
Chaîne côtière de l'Afrique occidentale.	Lavieille.
Passe dans l'Ousagara.	Lavieille.
Paysage dans l'Ounyamouézi.	Lavieille.
Noirs de l'Ousumboua.	G. Boulanger.
Huttes à Mséné.	Lavieille.
Nègres porteurs.	G. Boulanger.
Noir de l'Ouganda.	G. Boulanger.
Habitation de Snay ben Amir à Kazeh.	Lavieille.
Jeunes dames à Kazeh.	G. Boulanger.
Coiffures des indigènes de l'Ounyanyembé.	Cliché anglais.
Coiffures des indigènes de l'Oujiji.	Cliché anglais.
Maison des étrangers à Kaouélé.	Lavieille.
Navigaton sur le lac Tanganyika.	Lavieille.
Le capitaine Burton sur le lac Tanganyika.	Lavieille.
Habitation au bord du lac Tanganyika.	Lavieille.

Le bassin du Maroro.	Lavieille.
Instruments et ustensiles des Ouajji.	Cliché anglais.
Riverains du Tanganyika (côté ouest).	Cliché anglais.
Riverains du Tanganyika (côté sud).	Cliché anglais.
Le bassin du Kisanga.	Lavieille.
Végétation de l'Ougogi.	Lavieille.
Passe de l'Ouzagara.	Cliché anglais.
Rocher de l'Éléphant près du cap Gardafui.	Cliché anglais.
Dernier établissement égyptien dans le Fazogl.	Lancelot.
Contrée des Shelouks sur le Saubat.	Lancelot.
Bélénia (village bari sur le fleuve Blanc).	Lancelot.
Habitants de la Havane.	Potin.
Coolies chinois à Cuba.	Pelcoq.
Vue générale de la Havane (capitale de Cuba).	Lancelot.
Avenue de palmiers devant une habitation de Cuba.	E. de Bérard.
Cathédrale de la Havane.	Navlet.
La volante (voiture de la Havane).	Victor Adam.
Vue de Matanzas.	Lancelot.
Paysage dans l'île de Cuba: Loma (coteau) de Candela.	Paul Huet.
Paysage dans l'île de Cuba (Loma de la Givora).	Paul Huet.
Grenoble et les Alpes dauphinoises.	Karl Girardet.
Les Grands Goulets.	Karl Girardet.
Pont-en-Royans.	Doré.
Sainte-Croix et les ruines du château de Quint.	Karl Girardet.
Die et la vallée de Roumeyer (vue prise des hauteurs de Saint-Justin).	Français.
Le Mont-Aiguille (vu de Clelles).	Daubigny.
Pontaix.	Karl Girardet.
Roumeyer et le mont Glandaz.	Français.
Entrée de la vallée de Roumeyer.	Karl Girardet.
La vallée de Léoncel.	Karl Girardet.
La vallée de la Véoure et de la plaine du Rhône (vue prise des hauteurs de la Vacherie).	Karl Girardet.
Beaufort.	Français.
La forêt de Saou.	Sabatier.
Poët-Cellard.	Karl Girardet.
Bourdeaux.	Karl Girardet.
Le Velan et Plan-de-Baix (vue des sources du Ruïdoux).	Karl Girardet.
Cascade de la Druïse.	Karl Girardet.
La gorge de Trente-Pas.	Karl Girardet.
Le mont Viso.	Sabatier.
Le pont du Diable.	Sabatier.
Le lac de l'Échauda.	Sabatier.
Le Pelvoux.	Sabatier.
Le mont Aurouze.	Français.
Les montagnes du Devoluy.	Karl Girardet.
Ruines de la Chartreuse de Durbon.	Karl Girardet.

CARTES ET PLANS.

Carte de la Sicile,	par M. A. Vuillemin.
Carte de la Perse,	par M. A. Vuillemin.
Carte des grandes et petites Antilles,	par M. A. Vuillemin.
Carte du haut Télémark (Norvège méridionale),	d'après M. Paul Riant.
Carte de la presqu'île de Bergen,	d'après M. Paul Riant.
Carte de la Chalcidique,	par M. A. Vuillemin.
Partie du gouvernement d'Yakoutsk.	par Piadischeff.
Carte de l'Australie,	par M. A. Vuillemin.
Carte des voyages du docteur Henri Barth en Afrique (partie orientale)	d'après M. de Lanoye.
Voyage du docteur Barth (Itinéraire de Sokoto à Tembouctou),	par M. A. Vuillemin.
Carte du cours inférieur de l'Irawady comprenant les possessions britanniques et la partie sud du royaume d'Ava,	d'après le capitaine H. Yule.
Plan d'Amarapoura et de sa banlieue,	d'après les relevés du major Grant Allan.
Carte du cours supérieur de l'Irawady et partie nord du royaume d'Ava,	d'après le cap. Yule.
Carte du voyage de Burton et Speke aux grands lacs de l'Afrique orientale (Itinéraire de Zanzibar à Kazeh).	
Carte du voyage de Burton et Speke aux grands lacs de l'Afrique orientale (2 ^e partie).	
Carte de l'île de Cuba,	par M. A. Vuillemin.
Carte du Dauphiné (partie occidentale: Isère et Drôme),	par M. A. Vuillemin.

ERRATA.

I. Sous le titre *Voyage d'un naturaliste*, pages 139 et 146, on a imprimé: (1858.—INÉDIT).—Cette date et cette qualification ne peuvent s'appliquer qu'à la traduction.

La note qui commence la page 139 donne la date du voyage (1838) et avertit les lecteurs que le texte a été publié en anglais.

II. Dans un certain nombre d'exemplaires, le voyage du capitaine Burton AUX GRANDS LACS DE L'AFRIQUE ORIENTALE, 1^{re} partie, 46^e livraison, le mot ORIENTALE se trouve remplacé par celui d'OCCIDENTALE.

III. On a omis, sous les titres de *Juif* et *Juive de Salonique*, dessins de Bida, pages 108 et 109, la mention suivante: d'après M. A. Proust.

IV. On a également omis de donner, à la page 146, la description des oiseaux et du reptile de l'archipel des Galapagos représentés sur la page 145. Nous réparons cette omission:

1^o *Tanagra Darwinii*, variété du genre des *Tanagras* très-nombreux en Amérique. Ces oiseaux ne diffèrent de nos moineaux, dont ils ont à peu près les habitudes, que par la brillante diversité des couleurs et par les échancrures de la mandibule supérieure de leur bec.

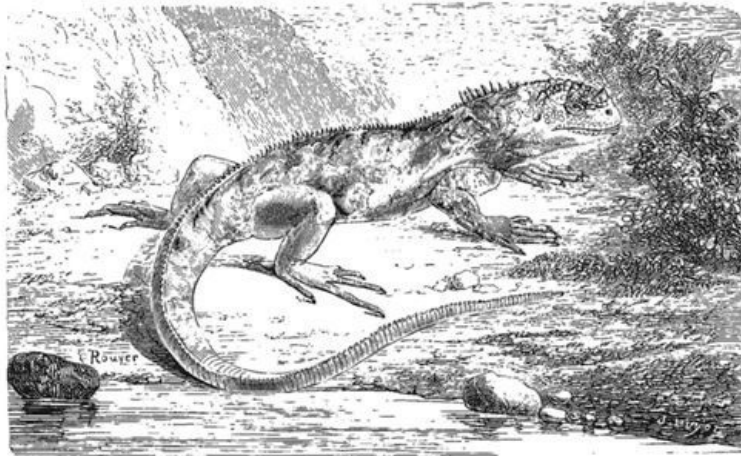
2^o *Cactornis assimilis*: Darwin le nomme *Tisseim des Galapagos*, où l'on peut le voir souvent grimper autour des fleurs du grand cactus. Il appartient particulièrement à l'île Saint-Charles. Des treize espèces du genre *pinson*, que le naturaliste trouva dans cet archipel, chacune semble affectée à une île en particulier.

3^o *Pyrocephalus nanus*, très-joli petit oiseau du sous-genre *muscipapa*, gobe-mouches, tyrans ou moucherolles. Le mâle de cette variété a une tête de feu. Il hante à la fois les bois humides des plus hautes parties des îles *Galapagos* et les districts arides et rocailleux.

4^o *Sylvicola aureola*. Ce charmant oiseau, d'un jaune d'or, appartient aux îles Galapagos.

5^o Le *Leiocephalus grayii* est l'une des nombreuses nouveautés rapportées par les navigateurs du *Beagle*. Dans le pays on le nomme *holotropis*, et moins curieux peut-être que l'*amblyrhinchus*, il est cependant remarquable en ce que c'est un des plus beaux sauriens, sinon le plus beau saurien qui existe.

Le saurien *amblyrhinchus cristatus*, que nous reproduisons ici, est décrit dans le texte, page 147.



Amblyrhinchus cristatus, iguane des îles Galapagos.

IMPRIMERIE GÉNÉRALE DE CH. LAHURE
Rue de Fleurus, 9, à Paris.

Note 1: Le livre curieux dont nous donnons ici la traduction est à la fois une biographie et une relation de voyage. Son titre est littéralement: *Uvariskai akhtyta*, etc.: *Souvenirs d'Ouvarovski*, écrits par lui-même en yakoute, et publiés par Otto Bœhtlingk, avec les Voyages du Dr A. T. von Middendorf dans l'extrême Nord et

la Sibérie orientale (*Reise in den äussersten Norden und Osten Sibiriens*). Saint-Petersbourg, in-4, t. I, part. I.

Le récit d'Ouvarovski est précédé d'une dédicace dont voici le début et la fin: «*Au gracieux Otto Nicolaïevitch [Bœhtlingk].—T'occupant d'étudier les langues de divers peuples, tu vins me trouver au mois de mars (1847), et après m'avoir informé que tu te proposais d'écrire sur l'idiome des Yakoutes, tu me demandas mon concours pour ce travail...; tu me demandas aussi des mémoires en yakoute sur mon origine, ma naissance et ma vie. Ta bienveillance à mon égard me faisait un devoir d'accomplir ton désir. J'ai composé dans cette vue les souvenirs que tu recevras avec cette lettre.*

«Je suis convaincu de l'inutilité de cet écrit; tu le liras bien pour donner un exemple, mais personne ne t'imitera. Ce travail n'en était pas moins difficile: car auparavant aucun livre n'avait été composé en yakoute; il n'existait en cette langue qu'un traité religieux, appelé catéchisme, encore n'était-ce qu'une mauvaise traduction du russe. Je me félicite d'être le premier qui ait écrit dans la langue de mes chers Yakoutes.»

Le voyage d'Ouvarovski doit avoir eu lieu de 1830 à 1839, ainsi qu'il ressort du rapprochement de diverses dates disséminées à travers sa relation. Il écrivait en 1847, et il y avait huit ans qu'il habitait Saint-Petersbourg; c'était donc en 1839 qu'il avait quitté la Sibérie, au retour de sa seconde mission dans les districts d'Oudskoï. Ses voyages avaient duré neuf ans; c'est ce qu'il appelle ses neuf années d'épreuves et de malheur. Il avait parcouru tout le pays des Yakoutes et des Tongouses. Ceux qui ont visité cette contrée, avant ou après lui, ont mis tout au plus quelques mois à la traverser, courant en poste sur les routes ou remontant les fleuves. Ouvarovski, au contraire, a été forcé, en qualité de collecteur d'impôts, de parcourir divers districts dans tous les sens; d'aller chercher les nomades au fond des déserts, et d'étudier leur industrie.[\(Retour au texte\)](#)

Note 2: Le *kœs* ordinaire correspond à peu près au myriamètre; il vaut dix verstes, c'est-à-dire dix fois mille soixante-six mètres. Le *kœs* d'un piéton est de sept à huit verstes, et le *kœs* d'un cheval au trot est de treize à quatorze verstes. (*Note du traducteur.*)[\(Retour au texte\)](#)

Note 3: En yakoute *Djokouskaï*.[\(Retour au texte\)](#)

Note 4: Ou Shigansk, en yakoute *Ædjigæn*.[\(Retour au texte\)](#)

Note 5: En yakoute *Lami*. Okhotsk, chef-lieu du district de ce nom (voy. p.165), dans le gouvernement russe de l'océan Pacifique, est une ville de trois mille habitants. Située originairement à l'embouchure de l'Okhota, sur le bord de la mer d'Okhotsk, elle a été transportée, en 1815, sur la rive droite du Koukthouï. La plupart des maisons sont bâties en bois. Elle a une école de navigation, des chantiers où l'on construit des bâtiments marchands, un port militaire, qui fait aussi un grand commerce avec le Kamtschatka et l'Amérique, enfin une rade vaste et commode.[\(Retour au texte\)](#)

Note 6: Ils avaient été stigmatisés avec un fer chaud.[\(Retour au texte\)](#)

Note 7: Ce peuple s'appelle dans sa propre langue *Sakha* selon Ouvarovski, et *Socha* selon Sauer. Le pluriel est *Sakhalar*.[\(Retour au texte\)](#)

Note 8: Selon Sauer, secrétaire de l'expédition de Billings, *Djigansk*, qu'il appelle *Gigansk*, avait encore le titre de cité en 1789; elle avait deux églises, deux maisons appartenant au gouverneur, sept maisons de particuliers et quinze huttes. Elle était le siège d'un tribunal de district (*zemikoï-soud*). Le district de Gigansk, étendu de six mille verstes des bords de l'Iana à ceux de l'Anabara, était habité par 1449 Yakoutes hommes, 489 Tongouses hommes, en tout 1938 tributaires, taxés pour cette année à 56 peaux de marte zibeline, 262 peaux de renard et 1169 roubles d'argent (4676 fr.). En 1784, les tributaires étaient au nombre de 4834. En 1788, il y avait dans ce district et celui de Zakhisvesk 750 Russes hommes y compris les exilés.[\(Retour au texte\)](#)

Note 9: *Nutch*a en yakoute.[\(Retour au texte\)](#)

Note 10: Le rouble vaut quatre francs.[\(Retour au texte\)](#)

Note 11: Le rouble de cuivre ou d'assignation vaut 1 fr. 14 c.[\(Retour au texte\)](#)

Note 12: En yakoute *Ourkouskai*.[\(Retour au texte\)](#)

Note 13: Nertchinsk, chef-lieu du district de ce nom dans le territoire transbaïkalien, est une ville de deux mille âmes, située sur la rive gauche de la Schilka, au confluent de la Nertcha, d'où dérive son nom. Érigée en ville en 1781, elle a deux églises, un observatoire et une école des mines. La contrée est fameuse par ses mines de plomb; qui rendent annuellement sept cent mille kilogrammes de plomb argentifère, dont on extrait quatre mille kilogrammes d'argent; elle a aussi des mines d'or, de mercure, d'étain, qui sont également exploitées, au compte du gouvernement, par les déportés et les forçats.

Le sort de ces condamnés, dit le voyageur M. A. Castrén, est plus supportable qu'on ne le croit généralement. Le gouvernement alloue aux simples convicts deux pounds (quarante kilogrammes) de farine et huit francs par mois; ceux qui ont un métier, comme les menuisiers, forgerons, scieurs de long, tailleurs de pierre, reçoivent, outre la provision ordinaire de farine, quinze kopecks (soixante centimes) de salaire par jour de travail. Les ouvriers sont tenus de pourvoir eux-mêmes à leur entretien et à leur logement; la subvention de l'État est naturellement insuffisante, mais les hommes laborieux et rangés trouvent presque toujours à faire de petits profits accessoires. Les mieux partagés sous ce rapport sont les mineurs, qui, d'après les règlements, peuvent disposer à leur gré d'une semaine sur quatre. Quant aux artisans, ils ont chaque jour à

faire une certaine tâche, après quoi ils font tel usage que bon leur semble du temps qu'ils ont de reste. Dès leur arrivée à Nertchinsk, les forçats sont délivrés de leurs chaînes et mis en liberté: ils ne sont plus qu'esclaves de leur besogne. Ceux qui ont mené une vie honnête pendant vingt ans sont exemptés de travail et jouissent des privilèges des déportés, entre autres du droit de cultiver la terre sans payer d'impôt; mais les condamnés, qui se rendent coupables d'un nouveau crime ou d'un grave délit, sont astreints à travailler un certain temps dans les fers.

(*Nordiska resor och forskningar*, Voyages au Nord et études septentrionales, t. II, Helsingfors, 1855, p. 415, 416.)([Retour au texte](#))

Note 14: Le thermomètre de Réaumur. ([Retour au texte](#))

Note 15: Terme de palefrenier, qui signifie mettre des entraves aux pieds des chevaux. ([Retour au texte](#))

Note 16: L'argali ou mouton sauvage (*ovis fera Siberica* de Pallas) est à peu près de la taille du daim; son corps est partout couvert d'un poil court, qui, gris fauve en hiver, devient roussâtre en été. Il a sur le dos une raie jaune roussâtre qui ne change pas de couleur, comme le reste du pelage. Les cornes du mâle sont grosses, longues et recourbées. «C'était tout ce que je pouvais faire que d'en soulever une paire d'une seule main,» dit le frère Rubruquis, qui, le premier des voyageurs européens, a mentionné cet animal qu'il appelle *artak*. Les cornes de la femelle sont minces, à peu près droites, et assez semblables à celles de nos chèvres domestiques.

À la différence du renne, l'argali habite en hiver les régions montagneuses et en été les plaines et les vallées; cette singularité s'explique par ce fait, que le vent balaye la neige sur les sommets élevés et la pousse dans les basses régions qui en sont entièrement couvertes. Doué d'une grande agilité, il saute de rocher en rocher pour brouter les lichens, le gazon peu abondant, et les feuilles ou les jeunes pousses des arbustes. La femelle porte deux fois l'an, au printemps et en automne, et souvent elle donne naissance à deux petits à la fois; quand elle a mis bas, elle reste seule avec ses agneaux. La chair et surtout la graisse de l'argali sont très-recherchées des chasseurs sibériens. C'est à Gmelin et à Pallas que l'on doit presque tout ce que l'on sait de cet animal. ([Retour au texte](#))

Note 17: Suite et fin.—Voy. p. 161. ([Retour au texte](#))

Note 18: Kaptindeï. Voyez *De Gmelin*, t. I, p. 341, des *Voyages* traduits par Keralio. Ce voyageur dit que le sel s'élève en un endroit à quatre pieds au-dessus de la surface de l'eau; et qu'à sept lieues à l'est, sur la rive droite, du Kaptindeï il y a une colline de sel haute de trente toises, longue de cent vingt pieds. ([Retour au texte](#))

Note 19: Le thermomètre de Réaumur. ([Retour au texte](#))

Note 20: Les limites de la Chine et de la Russie d'Asie sont marquées par de hauts poteaux de bois, érigés sur un piédestal en pierre, et portant d'un côté une inscription chinoise, de l'autre une inscription russe. ([Retour au texte](#))

*** END OF THE PROJECT GUTENBERG EBOOK LE TOUR DU MONDE; LES YAKOUTES ***

Updated editions will replace the previous one—the old editions will be renamed.

Creating the works from print editions not protected by U.S. copyright law means that no one owns a United States copyright in these works, so the Foundation (and you!) can copy and distribute it in the United States without permission and without paying copyright royalties. Special rules, set forth in the General Terms of Use part of this license, apply to copying and distributing Project Gutenberg™ electronic works to protect the PROJECT GUTENBERG™ concept and trademark. Project Gutenberg is a registered trademark, and may not be used if you charge for an eBook, except by following the terms of the trademark license, including paying royalties for use of the Project Gutenberg trademark. If you do not charge anything for copies of this eBook, complying with the trademark license is very easy. You may use this eBook for nearly any purpose such as creation of derivative works, reports, performances and research. Project Gutenberg eBooks may be modified and printed and given away—you may do practically ANYTHING in the United States with eBooks not protected by U.S. copyright law. Redistribution is subject to the trademark license, especially commercial redistribution.

START: FULL LICENSE
THE FULL PROJECT GUTENBERG LICENSE
PLEASE READ THIS BEFORE YOU DISTRIBUTE OR USE THIS WORK

To protect the Project Gutenberg™ mission of promoting the free distribution of electronic works, by using or distributing this work (or any other work associated in any way with the phrase “Project Gutenberg”), you agree to comply with all the terms of the Full Project Gutenberg™ License available with this file or online at www.gutenberg.org/license.

Section 1. General Terms of Use and Redistributing Project Gutenberg™ electronic works

1.A. By reading or using any part of this Project Gutenberg™ electronic work, you indicate that you have

read, understand, agree to and accept all the terms of this license and intellectual property (trademark/copyright) agreement. If you do not agree to abide by all the terms of this agreement, you must cease using and return or destroy all copies of Project Gutenberg™ electronic works in your possession. If you paid a fee for obtaining a copy of or access to a Project Gutenberg™ electronic work and you do not agree to be bound by the terms of this agreement, you may obtain a refund from the person or entity to whom you paid the fee as set forth in paragraph 1.E.8.

1.B. “Project Gutenberg” is a registered trademark. It may only be used on or associated in any way with an electronic work by people who agree to be bound by the terms of this agreement. There are a few things that you can do with most Project Gutenberg™ electronic works even without complying with the full terms of this agreement. See paragraph 1.C below. There are a lot of things you can do with Project Gutenberg™ electronic works if you follow the terms of this agreement and help preserve free future access to Project Gutenberg™ electronic works. See paragraph 1.E below.

1.C. The Project Gutenberg Literary Archive Foundation (“the Foundation” or PGLAF), owns a compilation copyright in the collection of Project Gutenberg™ electronic works. Nearly all the individual works in the collection are in the public domain in the United States. If an individual work is unprotected by copyright law in the United States and you are located in the United States, we do not claim a right to prevent you from copying, distributing, performing, displaying or creating derivative works based on the work as long as all references to Project Gutenberg are removed. Of course, we hope that you will support the Project Gutenberg™ mission of promoting free access to electronic works by freely sharing Project Gutenberg™ works in compliance with the terms of this agreement for keeping the Project Gutenberg™ name associated with the work. You can easily comply with the terms of this agreement by keeping this work in the same format with its attached full Project Gutenberg™ License when you share it without charge with others.

1.D. The copyright laws of the place where you are located also govern what you can do with this work. Copyright laws in most countries are in a constant state of change. If you are outside the United States, check the laws of your country in addition to the terms of this agreement before downloading, copying, displaying, performing, distributing or creating derivative works based on this work or any other Project Gutenberg™ work. The Foundation makes no representations concerning the copyright status of any work in any country other than the United States.

1.E. Unless you have removed all references to Project Gutenberg:

1.E.1. The following sentence, with active links to, or other immediate access to, the full Project Gutenberg™ License must appear prominently whenever any copy of a Project Gutenberg™ work (any work on which the phrase “Project Gutenberg” appears, or with which the phrase “Project Gutenberg” is associated) is accessed, displayed, performed, viewed, copied or distributed:

This eBook is for the use of anyone anywhere in the United States and most other parts of the world at no cost and with almost no restrictions whatsoever. You may copy it, give it away or re-use it under the terms of the Project Gutenberg License included with this eBook or online at www.gutenberg.org. If you are not located in the United States, you will have to check the laws of the country where you are located before using this eBook.

1.E.2. If an individual Project Gutenberg™ electronic work is derived from texts not protected by U.S. copyright law (does not contain a notice indicating that it is posted with permission of the copyright holder), the work can be copied and distributed to anyone in the United States without paying any fees or charges. If you are redistributing or providing access to a work with the phrase “Project Gutenberg” associated with or appearing on the work, you must comply either with the requirements of paragraphs 1.E.1 through 1.E.7 or obtain permission for the use of the work and the Project Gutenberg™ trademark as set forth in paragraphs 1.E.8 or 1.E.9.

1.E.3. If an individual Project Gutenberg™ electronic work is posted with the permission of the copyright holder, your use and distribution must comply with both paragraphs 1.E.1 through 1.E.7 and any additional terms imposed by the copyright holder. Additional terms will be linked to the Project Gutenberg™ License for all works posted with the permission of the copyright holder found at the beginning of this work.

1.E.4. Do not unlink or detach or remove the full Project Gutenberg™ License terms from this work, or any files containing a part of this work or any other work associated with Project Gutenberg™.

1.E.5. Do not copy, display, perform, distribute or redistribute this electronic work, or any part of this electronic work, without prominently displaying the sentence set forth in paragraph 1.E.1 with active links or immediate access to the full terms of the Project Gutenberg™ License.

1.E.6. You may convert to and distribute this work in any binary, compressed, marked up, nonproprietary or proprietary form, including any word processing or hypertext form. However, if you provide access to or distribute copies of a Project Gutenberg™ work in a format other than “Plain Vanilla ASCII” or other format used in the official version posted on the official Project Gutenberg™ website (www.gutenberg.org), you must, at no additional cost, fee or expense to the user, provide a copy, a means of exporting a copy, or a means of obtaining a copy upon request, of the work in its original “Plain Vanilla ASCII” or other form. Any alternate format must include the full Project Gutenberg™ License as specified in paragraph 1.E.1.

1.E.7. Do not charge a fee for access to, viewing, displaying, performing, copying or distributing any Project Gutenberg™ works unless you comply with paragraph 1.E.8 or 1.E.9.

1.E.8. You may charge a reasonable fee for copies of or providing access to or distributing Project Gutenberg™ electronic works provided that:

- You pay a royalty fee of 20% of the gross profits you derive from the use of Project Gutenberg™ works calculated using the method you already use to calculate your applicable taxes. The fee is owed to the owner of the Project Gutenberg™ trademark, but he has agreed to donate royalties under this paragraph to the Project Gutenberg Literary Archive Foundation. Royalty payments must be paid within 60 days following each date on which you prepare (or are legally required to prepare) your periodic tax returns. Royalty payments should be clearly marked as such and sent to the Project Gutenberg Literary Archive Foundation at the address specified in Section 4, "Information about donations to the Project Gutenberg Literary Archive Foundation."
- You provide a full refund of any money paid by a user who notifies you in writing (or by e-mail) within 30 days of receipt that s/he does not agree to the terms of the full Project Gutenberg™ License. You must require such a user to return or destroy all copies of the works possessed in a physical medium and discontinue all use of and all access to other copies of Project Gutenberg™ works.
- You provide, in accordance with paragraph 1.F.3, a full refund of any money paid for a work or a replacement copy, if a defect in the electronic work is discovered and reported to you within 90 days of receipt of the work.
- You comply with all other terms of this agreement for free distribution of Project Gutenberg™ works.

1.E.9. If you wish to charge a fee or distribute a Project Gutenberg™ electronic work or group of works on different terms than are set forth in this agreement, you must obtain permission in writing from the Project Gutenberg Literary Archive Foundation, the manager of the Project Gutenberg™ trademark. Contact the Foundation as set forth in Section 3 below.

1.F.

1.F.1. Project Gutenberg volunteers and employees expend considerable effort to identify, do copyright research on, transcribe and proofread works not protected by U.S. copyright law in creating the Project Gutenberg™ collection. Despite these efforts, Project Gutenberg™ electronic works, and the medium on which they may be stored, may contain "Defects," such as, but not limited to, incomplete, inaccurate or corrupt data, transcription errors, a copyright or other intellectual property infringement, a defective or damaged disk or other medium, a computer virus, or computer codes that damage or cannot be read by your equipment.

1.F.2. LIMITED WARRANTY, DISCLAIMER OF DAMAGES - Except for the "Right of Replacement or Refund" described in paragraph 1.F.3, the Project Gutenberg Literary Archive Foundation, the owner of the Project Gutenberg™ trademark, and any other party distributing a Project Gutenberg™ electronic work under this agreement, disclaim all liability to you for damages, costs and expenses, including legal fees. YOU AGREE THAT YOU HAVE NO REMEDIES FOR NEGLIGENCE, STRICT LIABILITY, BREACH OF WARRANTY OR BREACH OF CONTRACT EXCEPT THOSE PROVIDED IN PARAGRAPH 1.F.3. YOU AGREE THAT THE FOUNDATION, THE TRADEMARK OWNER, AND ANY DISTRIBUTOR UNDER THIS AGREEMENT WILL NOT BE LIABLE TO YOU FOR ACTUAL, DIRECT, INDIRECT, CONSEQUENTIAL, PUNITIVE OR INCIDENTAL DAMAGES EVEN IF YOU GIVE NOTICE OF THE POSSIBILITY OF SUCH DAMAGE.

1.F.3. LIMITED RIGHT OF REPLACEMENT OR REFUND - If you discover a defect in this electronic work within 90 days of receiving it, you can receive a refund of the money (if any) you paid for it by sending a written explanation to the person you received the work from. If you received the work on a physical medium, you must return the medium with your written explanation. The person or entity that provided you with the defective work may elect to provide a replacement copy in lieu of a refund. If you received the work electronically, the person or entity providing it to you may choose to give you a second opportunity to receive the work electronically in lieu of a refund. If the second copy is also defective, you may demand a refund in writing without further opportunities to fix the problem.

1.F.4. Except for the limited right of replacement or refund set forth in paragraph 1.F.3, this work is provided to you 'AS-IS', WITH NO OTHER WARRANTIES OF ANY KIND, EXPRESS OR IMPLIED, INCLUDING BUT NOT LIMITED TO WARRANTIES OF MERCHANTABILITY OR FITNESS FOR ANY PURPOSE.

1.F.5. Some states do not allow disclaimers of certain implied warranties or the exclusion or limitation of certain types of damages. If any disclaimer or limitation set forth in this agreement violates the law of the state applicable to this agreement, the agreement shall be interpreted to make the maximum disclaimer or limitation permitted by the applicable state law. The invalidity or unenforceability of any provision of this agreement shall not void the remaining provisions.

1.F.6. INDEMNITY - You agree to indemnify and hold the Foundation, the trademark owner, any agent or employee of the Foundation, anyone providing copies of Project Gutenberg™ electronic works in accordance with this agreement, and any volunteers associated with the production, promotion and distribution of Project Gutenberg™ electronic works, harmless from all liability, costs and expenses, including legal fees, that arise directly or indirectly from any of the following which you do or cause to

occur: (a) distribution of this or any Project Gutenberg™ work, (b) alteration, modification, or additions or deletions to any Project Gutenberg™ work, and (c) any Defect you cause.

Section 2. Information about the Mission of Project Gutenberg™

Project Gutenberg™ is synonymous with the free distribution of electronic works in formats readable by the widest variety of computers including obsolete, old, middle-aged and new computers. It exists because of the efforts of hundreds of volunteers and donations from people in all walks of life.

Volunteers and financial support to provide volunteers with the assistance they need are critical to reaching Project Gutenberg™'s goals and ensuring that the Project Gutenberg™ collection will remain freely available for generations to come. In 2001, the Project Gutenberg Literary Archive Foundation was created to provide a secure and permanent future for Project Gutenberg™ and future generations. To learn more about the Project Gutenberg Literary Archive Foundation and how your efforts and donations can help, see Sections 3 and 4 and the Foundation information page at www.gutenberg.org.

Section 3. Information about the Project Gutenberg Literary Archive Foundation

The Project Gutenberg Literary Archive Foundation is a non-profit 501(c)(3) educational corporation organized under the laws of the state of Mississippi and granted tax exempt status by the Internal Revenue Service. The Foundation's EIN or federal tax identification number is 64-6221541. Contributions to the Project Gutenberg Literary Archive Foundation are tax deductible to the full extent permitted by U.S. federal laws and your state's laws.

The Foundation's business office is located at 809 North 1500 West, Salt Lake City, UT 84116, (801) 596-1887. Email contact links and up to date contact information can be found at the Foundation's website and official page at www.gutenberg.org/contact

Section 4. Information about Donations to the Project Gutenberg Literary Archive Foundation

Project Gutenberg™ depends upon and cannot survive without widespread public support and donations to carry out its mission of increasing the number of public domain and licensed works that can be freely distributed in machine-readable form accessible by the widest array of equipment including outdated equipment. Many small donations (\$1 to \$5,000) are particularly important to maintaining tax exempt status with the IRS.

The Foundation is committed to complying with the laws regulating charities and charitable donations in all 50 states of the United States. Compliance requirements are not uniform and it takes a considerable effort, much paperwork and many fees to meet and keep up with these requirements. We do not solicit donations in locations where we have not received written confirmation of compliance. To SEND DONATIONS or determine the status of compliance for any particular state visit www.gutenberg.org/donate.

While we cannot and do not solicit contributions from states where we have not met the solicitation requirements, we know of no prohibition against accepting unsolicited donations from donors in such states who approach us with offers to donate.

International donations are gratefully accepted, but we cannot make any statements concerning tax treatment of donations received from outside the United States. U.S. laws alone swamp our small staff.

Please check the Project Gutenberg web pages for current donation methods and addresses. Donations are accepted in a number of other ways including checks, online payments and credit card donations. To donate, please visit: www.gutenberg.org/donate

Section 5. General Information About Project Gutenberg™ electronic works

Professor Michael S. Hart was the originator of the Project Gutenberg™ concept of a library of electronic works that could be freely shared with anyone. For forty years, he produced and distributed Project Gutenberg™ eBooks with only a loose network of volunteer support.

Project Gutenberg™ eBooks are often created from several printed editions, all of which are confirmed as not protected by copyright in the U.S. unless a copyright notice is included. Thus, we do not necessarily keep eBooks in compliance with any particular paper edition.

Most people start at our website which has the main PG search facility: www.gutenberg.org.

This website includes information about Project Gutenberg™, including how to make donations to the Project Gutenberg Literary Archive Foundation, how to help produce our new eBooks, and how to subscribe to our email newsletter to hear about new eBooks.